BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# DÉLICES

DE

# LA SOLITUDE.

Monnet inv. del. Bonnefoy sculps.

Je les destinais à ma mere.

*Delices de la So'*

# DÉLICES

DE

# LA SOLITUDE,

PUISÉES

dans l'étude et la contemplation de la nature.

PAR. A.-J. CANOLLE.

DEUXIÈME ÉDITION,

considérablement augmentée.

---

Tous mes vœux seront remplis, si l'affligé trouve auprès de moi de la consolation. *La Solitude, par Zimmerman, page 5.*

TOME SECOND.

---

A PARIS,

Chez DEROY, Libraire, rue Hautefeuille n°. 34.

AN VII.

PQ
1957
.C28DY
1799
v. 2

Coll. spec.

# DÉLICES
# DE LA SOLITUDE.

## CHAPITRE XI.

### *Les prairies.*

GAZONS émaillés ! riantes pelouses ! ondoyantes prairies ! séjour des plus vives, des plus enjouées naïades ! que ne puis-je tremper mes pinceaux, dans la fraîcheur des eaux, qui vous communiquent tant de vie ? que ne puis-je les charger, des couleurs qui vous embellissent ? Je vais chanter vos graces, je vais célébrer vos bienfaits.

Les merveilles de la création commandent à-la-fois, l'extase de l'admiration, par l'harmonie de leur développement, et le sentiment de la reconnaissance, par le caractère d'utilité qui leur est imprimé ; aussi plus la nature se montre brillante et décorée, plus ses bienfaits doivent être grands et signalés. Telle on la voit dans ces prairies.

Sur sa robe flottante, étincèlent les riches boutons d'or, les radieuses marguerites. Les zéphyrs en l'agitant mollement, laissent apercevoir dans ses ondoyans replis, la blancheur des narcisses, l'éclat des orchis, le pourpre ou l'azur des iris. Des tiges grimpantes de sainfoin s'entrelacent parmi ces touffes variées, et ajoutent à leur fraîcheur,

le coloris de leurs grappes vineuses. Des caille-laits s'y confondent aussi, et leurs corolles innombrables, tantôt d'un blanc de lait, tantôt d'un jaune jonquille, en y mêlant l'agrément de leurs couleurs, y versent les odeurs les plus suaves. Leur parfum remplace celui des humbles violettes, qui, les premières, ont souri au réveil de la nature, qui, les premières ont brillé sur le pan de sa robe. Des graminées (1) de toutes les espèces remplissent les vides que ces plantes laissent entre elles. Leurs chaumes menus et flexibles, leur feuillage linéaire, leurs bâles barbues glissent parmi les digitations des feuilles, parmi les intervalles des tiges, et parmi les écartemens des fleurs : elles les accom-

pagnent jusqu'à leur sommet ; elles dessinent autour de leurs disques, des cils qui s'inclinent vers ces yeux des plantes, comme pour leur ménager l'action du soleil ; et par-tout, leurs touffes épaisses flottent au gré des vents, comme les boucles ondoyantes d'une superbe chevelure, qui s'agite sur les plus magnifiques habits.

Ces prairies parent, par leurs gazons, les rives des rivières dont elles font le plus bel ornement ; pendant l'hiver, leurs eaux stagnent sur elles et les protègent contre les rigueurs du froid ; et à mesure que ces eaux rentrent dans leur lit, ces bords se couvrent de tous les ornemens que l'action du soleil fait jaillir des plantes qui les

embellissent. Tels sont les bords rians et ombragés de l'immense Méchassipi et du vaste Œronoque. Sur leurs rives, s'élèvent des saules dont le tronc caverneux supporte un vaste feuillage. Là, croissent également des érables antiques, dont les troncs bosselés, sont des fontaines végétales de la liqueur la plus sucrée. L'impétuosité des eaux se brise contre ces colonnes inébranlables; et le fleuve orgueilleux, lui qui ébranle dans sa course précipitée des rochers énormes, lui qui les brise et les réduit en poudre qu'il vomit sur ses bords ou à ses embouchures, lui, la terreur des cités, est désarmé par des arbres, et vaincu par un humble gazon. Lorsque les eaux de ces fleuves rentrent dans leur lit,

elles laissent à découvert d'immenses pelouses. La végétation la plus vigoureuse y ranime par-tout les plantes, les arbres, et rend ainsi, à ces campagnes submergées, leur ornement et leur parure.

Dès-lors, des montagnes couvertes de noirs sapins descendent dans ces campagnes reverdies, d'innombrables troupeaux de vaches, de taureaux, avec leurs veaux et leurs genisses qui les suivent en mugissant. Le sceptre de fer de la domesticité ne s'est pas encore étendu sur les farouches habitans de ces agrestes lieux : leur tête s'élève avec audace, avec fierté, elle n'a pas baissé sous le joug. Au sein de la nature, ils habitent une terre libérale en bienfaits; ils ne l'arrosent jamais de leurs

sueurs, en traçant les plus pénibles sillons, pour des ingrats, qui, après avoir tari leurs mamelles, dévoré leurs enfans, finissent par les immoler eux-mêmes à leurs appétits cannibales. Le réveil de la nature ressuscite dans ces animaux les feux de l'amour, que le froid et les frimats avaient assoupis. Alors, souvent deux rivaux également épris, également intrépides, signalent par des combats terribles, les transports de leur rage amoureuse. Avec leurs queues ils se battent les flancs, ils frappent du pied contre terre, leurs nazeaux enflammés et dilatés distillent une humeur brûlante; leurs yeux étincèlent, leur langue s'agite au milieu de leur gueule béante, avec des mugissemens effroyables; tous leurs

poils hérissés semblent frissonner d'horreur. Ils se portent les coups les plus dangereux ; l'air en retentit, la terre s'enfonce sous leurs pieds, l'herbe est foulée, le sang coule, et quelquefois, le vaincu paie de sa vie, le desir d'avoir voulu la donner ; ou bien il retourne tristement dans les bois, cacher sa honte, oublier sa défaite par une conquête plus facile ou plus heureuse.

Ces cohortes mugissantes ne sont pas les seules pour qui ces prairies étalent leurs fleurs, et à qui elles prodiguent leurs pâturages. Le castor et sa famille, en quittant l'air brumeux de ses cités aquatiques, y vient aussi jouir de tous les agrémens de la vie champêtre. Il folâtre

sur l'herbe ; il la fauche avec ses dents, pour renouveler le duvet de son lit. Par ses jeux, il semble remercier la nature de le dépouiller au milieu des chaleurs, de cette fatale toison qui lui vaut tant d'ennemis. Malheureux ! remonte le fleuve, enfonce-toi dans le nord, au milieu de toutes ces campagnes fleuries, oppose à la cupidité, à la barbarie des hommes, des barrières de glaces, des montagnes de neige, toutes les rigueurs des frimats, et toutes les horreurs de la nature !

Des nuées de papillons voltigent sur toutes ces fleurs. L'éclat, la vivacité de leurs couleurs, ajoutent à la beauté de la prairie. Dans leurs courses vagabondes, on les pren-

drait pour des corolles détachées, que le vent emporte en tourbillonnant. Posées sur les branches, ou balancées sur leurs feuilles tremblantes, les arbres semblent s'enorgueillir de ces fleurs fugitives. Emblêmes de nos plaisirs, leurs destinées sont aussi éphémères.

Sous des climats plus tempérés, des coursiers indomptés sont les habitans indigènes de ces plages verdoyantes. Leur attitude fière, le port de leur tête qui s'élève avec dignité, la crinière épaisse qui ombrage leur col, qui flotte et qui s'hérisse au gré de leurs mouvemens rapides et des vents, leurs hennissemens vifs et répétés, tout annonce que ces enfans de la nature n'obéissent qu'à ses loix. Les hommes ne les ont point

encore associés à leurs crimes ; ils n'ont pas encore partagé leurs fureurs; ils n'ont pas encore sacrifié leur sang aux tyrans de leur liberté. Le son aigu de la trompette, le fracas des foudres de la guerre, n'ont jamais retenti à leurs oreilles. Leur crinière ne s'hérisse, leurs hennissemens ne se font entendre, que pour les doux tressaillemens du plaisir.

Les prairies furent sans doute les premières conquêtes du génie de la propriété. L'homme en asservissant les plus utiles animaux, se fixa lui-même, au milieu de ses esclaves, au centre de ses richesses. Heureux temps ! il régnait encore par des vertus ; son code était celui de la nature, et sa cabane dressée au pied d'un saule, était le séjour de l'in-

nocence et le temple du plaisir. Ombrages délicieux ! tendres gazons ! vous fûtes les premiers témoins des plus doux épanchemens, des plus tendres amours ! Fidèles échos ! vous qui n'aviez encore répété que le chant des oiseaux, le cri des animaux, le sifflement des forêts, le murmure des fontaines, vous hésitâtes sans doute, lorsque ces nouveaux accens vous parvinrent pour la première fois. Et vous, amans de la nature, quelle fut votre surprise, d'entendre les rochers, les arbres, partager l'émotion de vos cœurs. Qu'ils sont beaux, qu'ils sont purs les sentimens que nous éprouvons ; vous vous écriâtes sans doute, nos cœurs les inspirent, la nature en-

tière les partage; ici, tout parle du plaisir : oui, les rochers, les arbres sont émus, et nous serions insensibles?...

## CHAPITRE XII.

### *L'été.*

Si la nature, dans la marche inconnue de ses opérations, semble s'écarter parfois du plan qu'elle a toujours en vue pour les besoins, pour les plaisirs de l'homme ; dans l'ordre immuable qu'elle s'est prescrit, elle n'en présente pas moins des agrémens, des ressources, des compensations, qui lui prouvent qu'il est sans cesse, l'objet de ses sollicitudes et de ses attentions. Elle lui fait connaître des peines pour agrandir la sphère de ses plaisirs, et les jouissances achetées par des privations, par des desirs, n'en sont pas

pour cela ni moins vives, ni moins piquantes. Ainsi, la sage, la prévoyante nature est toujours ingénieuse à faire ressortir nos plaisirs du sein même des accidens, qui paraissent le plus les contrarier. Tout se rapporte en elle au bonheur de l'homme. L'ordre des saisons est subordonné à cette loi divine ; le dieu de la lumière la propage partout ; par elle, ses puissantes influences élèvent les eaux du sein des mers ; elles portent la fécondité parmi les animaux, la fertilité dans les champs, et la vie jusques dans les entrailles de la terre. Ainsi, au milieu des ardeurs caniculaires de ces feux solstitiaux qui semblent incendier les campagnes, je goûte les bienfaits de cette providence

infinie qui n'a rien oublié pour me rendre les chaleurs estivales plus supportables ; et pendant qu'assis sous un ombrage délicieux, elle me garantit des rayons du soleil, elle fait successivement goûter à d'autres peuples, mes frères et ses enfans, les agrémens du printemps et les plaisirs de l'automne.

Si je porte les yeux autour de moi, je reconnais par-tout les traces de ces merveilleuses, de ces ineffables attentions. On en jugera par cette faible esquisse des chaleurs de l'été dans le climat méridional de la France, et des agréables compensations qui y balancent leurs funestes effets.

Le soleil étincelle au milieu d'un ciel sans nuages, les vapeurs aqueu-

ses qui s'exhalent de la surface des mers, portées par la raréfaction de l'air (1) jusques dans la région supérieure de l'atmosphère, flottent loin des pittons de nos montagnes; elles ne sont pas même arrêtées par les sommets des plus hautes, autour desquels elles avaient coutume de se réunir et de se condenser. Les vents les entraînent au loin; peut-être vont-elles dans les montagnes de la Lune fournir aux cataractes du Nil (2), et revenir ainsi au réservoir d'où elles ont été aspirées. Peut-être ces eaux élevées de la Méditerranée (3), vont-elles sur les ailes rapides des vents se figer en neiges sur les âpres sommets des Andes. Des points solstitiaux, le soleil darde directement ses feux sur les têtes;

il semble devancer l'aurore : à peine Thétis peut-elle le retenir huit heures dans ses bras. Les pierres calcaires dont les montagnes sont couvertes, par leur forme, par leur couleur, réfléchissent ses rayons et ajoutent à leur intensité. Les herbes des collines ne présentent que des tiges arides et des feuilles desséchées : les bergers et leurs troupeaux les ont désertées. Dans les plaines, les épis inclinent leurs têtes dorées et chevelues ; les cigales les font retentir de leurs chants ennuyeux ; les rossignols sont muets, la saison des amours est passée. A l'ombre des pins, les tourterelles font seulement entendre quelques gémissemens. Les bestiaux ruisselans de sueur suffisent à peine aux

travaux des campagnes ; elles offrent par-tout des récoltes à transporter, à voiturer, des champs à labourer. Les hommes qui partagent tous ces travaux, en éprouvent aussi les peines, et sans les ressources que la nature a ménagées dans ces climats, la terre, privée de la plus belle de ses décorations, semblerait frappée de stérilité; les hommes et les animaux, épuisés par les sueurs, exténués par les fatigues, tomberaient dans un état de faiblesse qui les précipiterait dans les maladies, et la mort.

Mais, combien de ressources balancent dans ce climat les effets inséparables de l'action directe du soleil!

Un vent de sud souffle régulière-

ment au milieu des plus grandes chaleurs de la journée ; en traversant la mer, il pousse devant lui la fraîcheur des eaux, et il disperse dans l'atmosphère les exhalaisons les plus nuisibles. Son souffle chasse la maladie, et sa fraîcheur entretient la santé. Les nuits sont courtes, mais alors une rosée bienfaisante vient consoler les plantes des ardeurs du soleil. La nuit, au sombre voile, semble pleurer sur l'aridité de la terre. Cette chaleur qui paraissait incendier les campagnes, fond les neiges qui couronnent les sommets des montagnes (4) ; leurs immenses réservoirs alimentent les sources, en laissant continuellement échapper de leur sein les eaux précieuses qui avivent les champs, qui

consolent la végétation, et qui fournissent la boisson la plus pure et la plus rafraîchissante. Ces eaux ne constituent point ordinairement de grandes rivières ; mais par la plus sage des dispositions, elles sont ordonnées par-tout avec une justesse et une économie admirables. Chaque vallon a sa Naïade attentive à fournir aux besoins de la source qui y serpente ; ce sont par-tout des eaux tranquilles ou murmurantes, qui s'échappent du sein d'une caverne ou des flancs d'un rocher. Les herbes des collines sont à la vérité desséchées ; mais les arbres dont les racines pivotent jusqu'au sein de la terre, conservent toujours leur chevelure verdoyante. Dans les montagnes, les pins, les chênes verts ; dans les

plaines, les oliviers, les orangers, les lauriers, présentent par-tout leurs ombres hospitalières. Les myrtes, les thyms, les lavandes, les romarins parfument toujours les coteaux. Les champs présentent par-tout des végétaux, dont la verdure résiste aux rigueurs du froid, comme aux ardeurs de la canicule. Les cerisiers y tendent leurs branches, qui plient sous le poids des fruits les plus rafraîchissans. Les groseillers inclinent leurs grappes éclatantes. Les orangers, les citronniers invitent à se reposer à l'ombre de leur feuillage parfumé, et à cueillir les superbes fruits qu'ils suspendent sur la tête. Comme les chaleurs augmentent, elles font éclore de nouveaux bienfaits. Alors, la nature fait

devancer les grenades, les melons, les pastèques, les figues, les raisins, &c. Dans les pays chauds, les fruits qui appartiennent à l'automne sont cueillis en été, dans cette saison brûlante où ils sont si nécessaires. Des peines auxquelles on remédie par tant de jouissances variées, se changent dans ces heureux climats en véritables plaisirs.

## CHAPITRE XIII.

*Les moissons.*

LA campagne est parée de sa plus riche décoration ; des forêts ondoyantes et dorées la couvrent ; leurs frêles épis que le vent semble renverser, plient sans se rompre ; pendant que les tempêtes déracinent souvent les arbres qui les ombragent, ils se relèvent toujours avec fierté, et ils opposent sans cesse leurs têtes chevelues aux regards du soleil. Réunis, ils se soutiennent, ils se fortifient en entrelaçant leurs feuilles, et leurs efforts ainsi combinés, luttent avec succès contre les pluies et les orages. Par cette sage

disposition, la base de la nourriture la plus saine, la plus nécessaire est assurée contre les injures du temps, et les intempéries des saisons. Les attentions de la nature sont d'autant plus importantes, plus prononcées, qu'elles se dirigent vers des objets appropriés aux besoins de l'homme. (1) Le bled en fournit une infinité de preuves.

Il réussit également bien dans les plaines et sur les montagnes. Aussi pendant les années pluvieuses, lorsque les plaines sont inondées, les montagnes préviennent la disette; et dans les années sèches, les plaines, suppléent aux montagnes. Si les premières semences du bled ont été submergées par les pluies de l'hiver, on les renouvelle sans in-

convénient, au commencement du printemps. Il résiste au plus grand froid; même l'impression de la neige le rend plus vigoureux. Portée sur de faibles tiges, cette plante est annuelle. Si des arbres de haute futaie étaient destinés à fournir le froment, plusieurs années s'écouleraient nécessairement, avant qu'ils portassent leurs fruits. La nature a assimilé la durée de la plante à l'urgence de nos besoins. Le dépérissement de ces forêts alimentaires exigerait des siècles avant qu'elles fussent renouvelées, et pendant ce temps que de misères! combien de famine! La fécondité de ce gramen est inconcevable; une seule semence pousse à-la-fois plusieurs tiges. Du règne de Néron, on vit à Rome

une plante de froment venue d'Egypte, qui, au rapport de Pline, était formée de quinze tiges; chaque tige porte dans certaines espèces plusieurs épis, et chaque épi de nombreux étages de semences.

Quelle divinité bienfaisante a fait ce présent à l'homme (2)? Nous trouvons par-tout les espèces primitives des végétaux que nous avons acclimatés dans nos jardins, dans nos champs: les forêts nous présentent toujours les agrestes aïeux des pommiers, des poiriers, des oliviers, des orangers dont nous avons peuplé nos vergers; et on a beau chercher dans la famille nombreuse des graminées, on n'y rencontre point l'espèce sauvage du froment, dont la culture a sans doute amélioré les

individus. Il semble que la nature ait spécialement consacré cette plante à l'homme, et qu'elle l'ait uniquement confiée à ses soins pour la faire accroître et prospérer. Cependant cette plante si répandue, cette plante qui, comme l'homme, est cosmopolite, devrait se trouver sur nos montagnes, dans nos marécages, sur les lisières des forêts, dans nos plaines, parmi les touffes de tant d'espèces de graminés qui y croissent spontanément, avec ces traits rudes, heurtés, qui caractérisent les espèces sauvages. D'où cette plante vient-elle? dans quel heureux pays s'est-elle fait connaître? quel mortel inspiré a le premier tenté de la cultiver, de la moissonner, de s'en nourrir?... Les mystères de l'a-

griculture sont aussi couverts d'un voile impénétrable.

Ce gramen n'étale point ces fleurs brillantes, qui font le luxe de tant d'autres plantes. Son utilité fait son plus solide ornement ; il semble partager la modeste simplicité des heureux qui la cultivent, ils sont le soutien des états, ils constituent leurs forces, ils préparent leurs véritables richesses, et ils l'ignorent. De même, pour la plante nourricière du genre humain, la nature a dédaigné les formes élégantes, les couleurs variées, elle ne s'est attachée qu'à ce qui peut assurer sa réussite, sa prospérité, et par-là l'abondance dans nos greniers et la joie dans nos familles. La récolte en serait incertaine, si sa floraison avait lieu dans

cette saison variable, où les vents se jouent des décorations des campagnes et des espérances du laboureur ; à cette époque, où les froids tardifs viennent frapper de mortalité les embryons de nos fruits, et les font périr avant que d'être nés, jusques dans les langes soyeuses dont la nature les enveloppe. Les balles barbues des épis ne laissent échapper leurs filets furfuracés, que lorsque la saison des frimats est entièrement passée ; alors, le temps est calme, seulement un léger zéphyr en agite mollement les tiges flexibles, et en secouant la poussière séminale de leurs étamines, il couvre la plante de l'atmosphère vivifiante qui doit la féconder.

Ces tiges faibles et articulées ne

présentent aucun rameau, aucun support; aussi les oiseaux ne peuvent s'y percher. Ils planent sur la surface ondoyante de nos forêts céréales (3), ou bien ils en parcourent les allées solitaires; ils y établissent leurs nids, ils voient sur leurs têtes ou à leurs pieds les alimens qu'ils chérissent le plus, et malgré leurs ailes, ils ne peuvent y atteindre; l'épi se courbe sous le poids de leur corps, et du moment qu'ils l'abandonnent, il se redresse par son élasticité, et leur échappe. Ils n'ont que les miettes de cette table immense destinée pour les besoins de l'homme. La nature ne compte jamais avec lui dans la distribution de ses bienfaits, sa générosité surpasse toujours ses besoins. Ces moissons

destinées à combler ses greniers, après l'avoir abondamment dédommagé de ses peines, de ses travaux, offrent encore çà et là sur leurs chaumes desséchés, des épis mutilés, que l'indigence vient recueillir. Oui, l'indigence ! trop souvent elle vit du rebut, des débris des richesses. Les épis échappés à l'œil avide de la glaneuse ne sont pas perdus. Le lapin et ses petits, la perdrix et ses perdreaux, la poule et ses poussins viennent attentivement les recueillir. Les grains qui échappent aux yeux sans cesse ouverts de tous ces actifs glaneurs, sont soigneusement ramassés par de nombreuses tribus d'alouettes, de cailles et d'une infinité d'autres oiseaux granivores. Ils y trouvent une abon-

dante pâture, que d'innombrables légions de fourmis viennent encore leur disputer. Ainsi, la nature fait participer tous les êtres à ses inépuisables bienfaits. Ainsi, à la même table, elle confond le riche, le pauvre, les quadrupèdes, les oiseaux et les insectes.

## CHAPITRE XIV.

*Jardin de la nature sauvage* (1).

La position, la direction, la forme des montagnes donnent lieu à des transpositions de climat, qui contrastent singulièrement avec les sites affectés ordinairement aux latitudes qui leur sont propres. Car, s'il est dans le nord, au fond de certains vallons, des lieux abrités des vents, dont la forme arrondie en bassin réfléchit les rayons du soleil, et donne ainsi dans ces régions glaciales une image de la douce température des zones tempérées; de même, dans ces régions méridionales, on trouve des sites vraiment pittoresques qui,

par leur position, se refusent aux influences directes du soleil, dont les productions sont en opposition avec toutes celles qui les avoisinent, et qui par-là, nous donnent dans les pays chauds, une esquisse des paysages septentrionaux.

Tel est ce jardin de la nature, situé à quatre lieues des rivages de la Méditerranée; on s'y croit transporté, même au cœur de l'été, dans une forêt de la Finlande. Dans sa magnifique simplicité, il présente une ébauche de ces graces imposantes que la nature conserve toujours tant que ses appas n'ont pas été profanés par des mains avides et sacriléges. Les impressions que l'ame y reçoit sont les mêmes que celles qui lui viennent de tout ce

qu'elle présente de plus grand et de plus sublime. Les yeux n'ont qu'à parcourir des objets imposans qui impriment par leur vétusté, par leur masse, par leur majesté, des pensées grandes, que le silence profond qui règne dans cette solitude augmente et entretient.

De l'est à l'ouest une chaîne affreuse de rochers, taillés à pic, oppose dans l'espace d'une lieue, la barrière la plus insurmontable aux vents du midi. On prendrait ces masses, pour les restes de ces rochers informes que chargeaient les Titans (2), lorsqu'ils formèrent l'impie projet d'escalader les cieux. Ils présentent des formes hideuses, des crevasses profondes. Leurs têtes, comme celle du temps, sont pelées et blanchies.

Des touffes de ronces sont suspendues à leurs crevasses ; elles s'y balancent, comme des barbes respectables. Des lisières de lierre les ceignent en baudrier, et leurs pieds humides sont plaqués de larges bandes de mousses. Des cornouillers, des houx croissent aussi parmi ces fentes, au milieu desquelles les oiseaux trouvent des asyles inaccessibles aux hommes. Sous ces rocs menaçans un sentier est frayé à travers des pins clairsemés ; il aboutit à la forêt, ou pour mieux dire, au jardin dont j'ai entrepris la description.

Ce jardin est environné d'une plaine aride, dont le dénûment et la sécheresse contrastent avec la verdure qui l'embellit. Ainsi les jardins

des Hespérides sont opposés aux sables de la Lybie. Des chênes majestueux sont placés à son entrée, comme des monumens de son antiquité. Ces termes respectables que le temps mine sourdement, sont les barrières que la nature oppose à l'impétuosité des vents du nord, pour reculer la dégradation d'un de ses plus beaux spectacles. Les branches de ces arbres, comme les bras des plus robustes athlètes, les désarment; elles conjurent aussi la foudre, leurs crevasses profondes et noircies sont les cicatrices durables de ces luttes de la nature avec elle-même. On pénètre dans la forêt, image de ces bois que les anciens consacraient à leurs divinités; elle rappelle l'ame à toutes les idées imposantes et sé-

rieuses que peuvent inspirer le silence le plus auguste, et je ne sais quel recueillement religieux qui entraîne à la méditation. Les yeux ne peuvent se faire jour à travers le ciel de verdure qui dérobe la vue de la voûte, où le soleil étincelle. De tous côtés les arbres touffus et pressés entrelacent leurs branches, confondent leurs feuilles, marient leurs ombres. Ici, des chênes énormes étendent au loin leurs branches; les unes courbées sous le faix des années, inclinent vers la terre, comme pour retourner vers leur premier élément; les autres ont déjà plié et cassé sous le poids des neiges hivernales; leurs rameaux ont perdu leurs feuilles, mais des mousses les embellissent d'un nouveau genre de

verdure; vues de loin, ces branches ainsi reverdies, semblent des colonnes verdoyantes destinées à étayer le tronc chancelant. Là, des ifs, des érables, des houx forment de tous côtés des taillis, des groupes qui se tiennent par des banderoles de verdure. Les scammonées, les chèvrefeuilles et toutes les plantes grimpantes qui abondent dans cette forêt, établissent ces communications végétales; elles s'élèvent jusqu'au sommet des arbres les plus hauts; le vent, en les agitant, les porte à de grandes distances, où elles s'accrochent pour se propager encore plus loin; elles entourent leur tronc en guirlandes; elles ornent leur sommet de chapiteaux de verdure, et par-tout elles forment des tentes ver-

doyantes impénétrables aux rayons du soleil.

Si la voûte de verdure que forment tous ces arbres et tous ces arbrisseaux dérobe le ciel à la vue, la terre est également impénétrable aux yeux, par une couche de mousse qui forme par-tout un lit des plus doux, au milieu duquel croissent le gazon le plus fin et les plantes les plus salutaires. La végétation y est par-tout vigoureuse. Les feuilles des arbres, qui les renouvellent chaque année, s'amoncèlent à leurs pieds, et l'humidité des pluies, de la neige, les décompose pour en former cette terre végétale, cet engrais naturel qui fait prospérer la végétation. Ainsi, ce qui a servi à l'ornement de la terre par sa désorgani-

sation même, contribue à le renouveler, à le perpétuer. On peut s'endormir sans crainte sous ces tranquilles ombrages ; les serpens, les insectes venimeux y sont inconnus. Les oiseaux qui vivent dans les régions froides, et qui, au commencement du printemps, passent des climats chauds au nord de l'Europe, s'arrêtent volontiers dans cette forêt. La température, les arbres, les plantes, les insectes, les paysages, tout leur retrace une patrie qu'ils sont étonnés de retrouver par une latitude si chaude ; aussi ils l'adoptent sans peine. Ils sont en Provence, et ils se croient transportés dans les forêts de la Germanie, ou dans les montagnes de la Norvège. Lorsque les campagnes répètent le chant

importun des cigales, ces bois retentissent du sifflement des merles, de l'agréable chant des grives et du doux gazouillement des rouge-gorges. On monte par une pente douce et par un chemin tortueux jusqu'au pied de la montagne qui domine la forêt. Elle laisse échapper de ses flancs humides des filets d'eau qui se répandent sur le gazon, comme pour ajouter à la fraîcheur du lieu. Ces filets forment des petits ruisseaux qui serpentent dans la forêt, tantôt en coulant paisiblement sur une agréable pelouse ; tantôt en traversant des touffes épaisses de fougères ; tantôt en se précipitant avec murmure sur une voûte de verdure, au milieu de laquelle ils épanouissent leurs ondes cristallines.

On escalade cette montagne par un escalier pratiqué par la nature dans le roc vif, souvent au milieu des voûtes formées par d'immenses rochers qui distillent une eau très-pure, à travers lesquelles des plantes capillaires se font jour. A la hauteur d'environ quarante toises, on trouve une plate-forme assez spacieuse; on a à ses pieds de monstrueux rochers, une forêt magnifique; sur la tête, d'énormes montagnes qui s'avancent pour la couronner d'une voûte grotesque. De-là, l'œil embrasse un horizon immense. Il peut se promener le long de la chaîne des Alpes, atteindre le sommet du Luberon, et venir se délasser sur les neiges du mont Ventoux, qui voit sortir de ses pieds, la célè-

bre Vaucluse (3). L'air pur y donne aux objets plus de transparence, à la voix plus d'intensité, à tout le corps plus de force et d'élasticité, à l'ame plus d'énergie, à l'esprit plus de pénétration, au cœur plus de sensibilité et des ailes à l'imagination. Un escalier qu'on a substitué aux marches naturelles des rochers, conduit de l'esplanade à une grotte irrégulière, dont l'entrée est fermée par une porte. Si les hommes avaient su respecter les ouvrages de la nature, tous ces rochers seraient encore incrustés de mousses; au milieu de leurs fentes, s'élèveraient des ifs, des érables, autour desquels s'entrelaceraient des viornes. Des lierres formeraient à l'entrée de cette grotte des guirlandes natu-

relles, seuls ornemens dignes de la majesté d'un si beau lieu. Des colombes, des tourterelles y feraient encore entendre leurs gémissemens, leurs chants plaintifs; elles sacrifieraient encore à l'amour dans cette solitude qui l'inspire, et que ce dieu choisirait sans doute pour son temple.

Le sommet de la montagne n'est point inaccessible. Le chemin qui serpente dans la forêt se prolonge par des défilés tortueux, jusqu'à la plus haute cime de ces rochers escarpés. De-là, l'œil étonné embrasse à-la-fois de vastes provinces, d'immenses régions. De-là, ces montagnes élevées qui semblaient les barrières de l'horizon, laissent entrevoir par-delà leurs sommets es-

carpés, des groupes nouveaux, qui terminent au loin ce magnifique amphithéâtre où les coteaux sont éclipsés par les collines; celles-ci par des montagnes, à leur tour dominées par des monts inaccessibles, couronnés de neiges. De-là, les forêts s'offrent à la vue sous l'aspect de la surface ondoyante des prairies; et au milieu de vastes plaines, on voit confondus les terres labourées, les campagnes en friches, les hameaux, les bourgs et les villes. Vers le midi et vers l'ouest, la mer termine ce superbe horizon. Quelquefois il se perd dans l'azur d'un ciel de cristal; quelquefois, et sur-tout au coucher du soleil, il se confond au milieu des vapeurs nébuleuses qui groupent sur les eaux des collines, des montagnes

hérissées de pics d'or et de corail ; on dirait que la terre et les mers présentent à nu les trésors qu'elles recèlent dans leur sein (4) ; on croit voir ces fameuses montagnes du Pérou (5), dépouillées de leurs grossières incrustations, faire étinceler leurs brillantes entrailles. Si la mer présente le spectacle des terres, la terre présente aussi des paysages appropriés aux eaux. Des nuées entassées, condensées dans les vallons, et sur les plaines basses, offrent de loin l'apparence d'immenses fleuves, ou de vastes lacs. Des nuages qui descendent le long des sinuosités des montagnes, semblent tomber en cataractes sur ces fleuves aériens. La chaleur dissipe quelquefois ces tableaux fantastiques ;

quelquefois les vents les poussent au loin, et l'on est surpris de voir ainsi voyager dans les airs, des montagnes, des rivières, des lacs et des collines. De-là, le ciel ne présente pas moins des scènes variées : quelquefois il offre de vastes plaines sillonnées par des éclairs, au milieu desquelles se roulent les terribles éclats du tonnerre. Quelquefois, au milieu d'un ciel sans nuages, le soleil darde des rayons embrasés. L'homme s'y croit presque un dieu. Ses yeux planent par-dessus le sommet des montagnes, et ils plongent dans la profondeur des plus obscurs vallons. Il a vu en même temps les éclairs briller à ses pieds, et un soleil brûlant étinceler sur sa tête. Enfin, de ce superbe observatoire, la terre,

la mer, les cieux présentent toujours les sites les plus variés, les aspects les plus pittoresques et les contrastes les plus frappans.

Ce jardin de la nature reçoit tous les ans un hommage digne d'elle. A certains jours du printemps, il est visité par les amans que l'hymen vient d'unir. Alors la forêt est peuplée des couples les plus heureux; on croirait être à Cythère. Sous ces ombrages délicieux, la gaîté, l'amour se manifestent par les danses les plus vives, par les chansons les plus tendres; on s'y livre à tous les transports de la joie et du plaisir. Les arbres de toutes parts en attestent les époques. Ils sont chargés de chiffres amoureux, de noms enlacés, d'emblêmes sentimentals.

Les nouvelles épouses ont encore quelques restes de cette naïve timidité qui va faire place à une aisance aimable. Leurs yeux ne sont plus modestement baissés ; leurs regards se portent par-tout avec graces, et avec un peu plus d'assurance. Leurs figures sont ouvertes, une joie franche les anime. Les roses qui viennent d'épanouir ne sont pas moins belles. Elles ne sont pas moins caressées par les zéphyrs, et défendues par des épines. Les nouveaux époux alertes et fiers, promènent par-tout leurs conquêtes. La grotte, la forêt sont visitées, la montagne qui les domine aussi. Leurs yeux sont souvent tournés vers les superbes paysages qui s'offrent à la vue. Ils ne peuvent se lasser de les par-

courir. Il est intéressant de voir ainsi l'amour se repaître des plus beaux tableaux de la nature, en faire observer les particularités. Tous ces amans sont surpris de découvrir le clocher de leur village, la fumée qui monte en tourbillonnant de ses cheminées, la montagne qui le domine, la forêt qui l'entoure, la rivière qui le traverse ou la mer qui le baigne. La tendresse semble avoir fait place à l'admiration; et cette fête consacrée à l'amour, se sanctifie ainsi au milieu des charmes de la contemplation.

## CHAPITRE XV.

### *L'automne et les fruits.*

L'ANNÉE décline ; le soleil des points solstitiaux verse également la lumière sur les deux hémisphères. L'automne s'avance avec ses paniers, avec ses corbeilles. Bacchus, Pomone l'accompagnent. Ils sont suivis du folâtre cortège d'une infinité de nymphes, et de faunes armés d'échelles, de serpes et de gaules. Au son de la musette, ils égaient leur marche par les chants les plus vifs et les plus joyeux. Les dons des campagnes ne doivent être cueillis qu'avec les sentimens de

la reconnaissance, au milieu des scènes touchantes de la joie et de la fraternité. Le plaisir leur donna le jour à l'époque riante du printemps; dans leur accroissement, ils décoraient nos champs, ils embellissaient nos vergers; à leur maturité, revêtus des formes les plus gracieuses, enrichis des plus belles couleurs (1), parfumés des plus délicieuses essences, ils invitent la main à les cueillir; ils portent par-tout l'abondance et la gaîté, dont ils sont les emblêmes et la source.

Au déclin de l'année comme au déclin du jour, les feux du soleil ne propagent pas ces vives ardeurs qui, en pénétrant les sens, exaltent l'imagination, et disposent l'esprit à l'unique contemplation des ta-

bleaux sublimes des campagnes ; alors, la terre est vivifiée par la plus douce chaleur ; l'ame tranquille, le cœur satisfait se ressentent du calme de la nature. Cette situation paisible entraîne vers cette tendre mélancolie, dont les ames sensibles aiment tant à savourer les jouissances. Au milieu du spectacle de ces scènes variées, la nature se montre dans la plus riche magnificence. Au printemps, elle brillait de ces ornemens éphémères, le jouet des vents, l'emblême de la légéreté des plaisirs les moins durables. Image d'une aimable coquette, elle n'offrait que le séduisant étalage du luxe. Légère, éblouissante, aimable, telle se montre la nature à son réveil ; on dirait qu'elle veut plaire avant que d'être

aimée. Aussi, ses graces inspirent alors cette gaîté riante, cette joie folâtre que la tendre verdure des champs et des bois font partager à tous leurs habitans, et qui semblent se réfléchir jusques dans le cœur de l'homme. Campagnes reverdies ! prairies émaillées ! arbres, arbrisseaux fleuris! vous faites l'ornement des champs; mais vous n'êtes que la brillante aurore du plus beau jour. C'est toi, bienfaisante automne, qui nous combles des dons que le radieux printemps ne fait que promettre. Aussi tes charmes n'éblouissent pas; ils portent ce caractère de dignité, cet éclat majestueux, ces graces imposantes, inséparables de la beauté unie à la bienfaisance. Je vais te suivre pas à pas

dans ce verger où tu étales tant de richesses. C'est ici le plus beau temple de la déesse des fruits.

Ces pommiers plient sous le poids de leurs fruits ; leurs branches inclinées sont soutenues par des étaies, autour desquelles s'entrelacent des rameaux de vignes ; ils vont marier leurs grappes vermeilles à l'or, au rubis qui brillent sur leurs pommes. De quel éclat elles brillent ! sur l'une se dessine l'incarnat de la beauté timide et modeste ; sur l'autre, ces traces de feu qu'impriment sur des joues délicates les baisers les plus doux ; sur celle-ci, cette rougeur naissante, effet d'un agréable embarras dans une jeune beauté, à qui le cœur parle pour la première fois. Ces brillantes couleurs sont proté-

gées par le poli de la peau la plus unie ; l'œil , après avoir parcouru toutes ces beautés , qui lui rappellent tant de charmes , complète son illusion , lorsque la main palpe ces douces surfaces.

Chargés de fruits , ces pêchers inclinent leurs branches comme des bras tendus vers la terre pour soutenir le fardeau qui les presse. L'aurore semble les avoir arrondis avec ses doitgs de rose ; ils en offrent les traces vermillonnées. Un duvet délicat recouvre leurs riantes couleurs; image de celui qui , au printemps de la vie , exprime sur des joues purpurines , les graces , l'ingénuité de la jeunesse , il ombrage aussi cet aimable coloris , ces formes arrondies , ces tendres nuances qui pei-

gnent toujours la fraîcheur, les charmes de la nature.

Sur ce petit coteau je vois des figuiers, cet abre indigène aux climats fortunés, où le soleil mûrit ses plus précieux bienfaits. O mon pays! cet arbre me transporte dans ton sein, là où fut le berceau qui vit mes premiers élans vers la nature; là où repose le tombeau de mes plus chères pensées et de mes plus tendres espérances. Figuier planté par les mains de mon père (2)! c'est sur tes branches fragiles, que je m'exerçais à grimper sur les arbres. Ah! quelle était ma joie, lorsqu'au milieu de ton épais feuillage, à l'extrémité d'une branche isolée, pouvant à peine me soutenir des pieds et des mains, je cueillais tes déli-

cieux fruits. Mes doigts osaient à peine les toucher; *je les destinais à ma mère.* Je craignais de leur enlever ce vernis azuré qui les embellit, cette fleur virginale, fille de la rosée et du soleil, que les attouchemens font évanouir. Il recouvre une peau satinée dont le tissu délicat, pour ne pas se prêter à l'accroissement du fruit, se déchire en plusieurs points, et de la robe la plus unie fait une infinité de lambeaux séparés par des aréoles innombrables : tantôt glacés d'azur, tantôt chamarrés d'or, tantôt ombrés de gris, tantôt nuancés de vert, ils recouvrent des formes élégantes, arrondies, ils protègent une pulpe délicate, pêtrie dans le nectar et l'ambroisie; le rouge le plus vif la

colore... Un œil termine ce fruit; ses paupières de corail laissent échapper des larmes sucrées, qui annoncent sa maturité; les abeilles viennent les recueillir soigneusement.

Les plus aimables nymphes ont symétriquement entassé sur ces corbeilles plates, des piles de grenades; quelques-unes sont déjà entr'ouvertes, et laissent appercevoir leurs riches rubis. Ce fruit en est une mine intarissable : ils y sont accumulés par milliers; ils brillent, ils étincèlent comme s'ils sortaient des mains du plus habile artiste. Je ne me trompe pas, ils sont encore dans l'atelier de la nature.

Quel fruit monstrueux (*pastèque, melon d'eau*) porte ce faune sur ses

robustes épaules. Une peau unie, verte et luisante le recouvre. Un couteau enfoncé dans sa substance en fait jaillir une fontaine végétale de l'eau la plus fraîche ; enfin, je l'ouvre. Quel est mon étonnement ! cette liqueur rafraîchissante découle d'une montagne de corail. Au premier aspect, on croirait que la nature travaille aussi dans l'intérieur de ce fruit, les merveilles qu'elle opère au sein des mers. Ce corail porté à la bouche, y distille le liquide le plus sucré.

Un délicieux parfum embaume l'atmosphère... jamais mon odorat ne fut plus agréablement affecté. D'où s'exhalent ces odeurs suaves, ces douces émanations qui pénètrent, qui transportent tous les sens à-la-

fois ?... Sur ce terrein sec, le soleil a mûri des fruits gigantesques, dont la grosseur étonne autant les yeux, que leur parfum récrée l'odorat, et que la délicatesse et la douce saveur de leur chair, affectent délicieusement le palais... O nature ! que tes attentions sont admirables ! Où sont les arbres dont les branches vigoureuses eussent pu soutenir des fruits aussi énormes? on aurait fui leurs ombres inhospitalières; et tu sais que dans les climats chauds auxquels ces fruits sont affectés, c'est sous les voûtes touffues des grands arbres, que les hommes et les animaux viennent se soustraire aux ardeurs du soleil. Placés dans la région tumultueuse des vents, ils eussent par leurs poids, par leurs balancemens, écartelé les

branches, dilacéré l'arbre, et hâté son dépérissement : au lieu que tu les as ordonnés à nos pieds, sous nos mains. Tu places toujours tes bienfaits à notre portée; ta complaisance égale ta générosité (4).

Dans ce riche verger, l'arbre des Hespérides étale aussi ses pommes d'or. A l'éclat resplendissant qui jaillit de tous ces magnifiques fruits, on croirait voir une infinité de parhélies se jouer sur cette voûte de verdure. Ici, les fleurs croissent à côté des fruits. Ici, Flore et Pomone sont sœurs. Amies inséparables, elles étalent sous le même ombrage leurs superbes appas. La même branche voit à-la-fois tout le travail de la fructification, des boutons à fleurs, des fleurs entr'ouvertes, des fleurs

épanouies, des embryons de fruits à peine débarrassés de leur placenta, des fruits adolescens, des fruits adultes, enfin des fruits parvenus à la plus heureuse maturité. La nature a comblé cet arbre de ses plus précieuses faveurs. Son bois dur lui assure la plus longue carrière. La culture, la greffe ne l'ont pas encore dépouillé de toutes ses épines. Le rosier, le plus beau des arbustes, n'a-t-il pas aussi les siennes ? Il est des peines qui survivent à tous les plaisirs. Les saisons ont beau se succéder, se renouveler, ses branches embellies du plus beau feuillage assurent pour toute l'année, l'ombrage le plus délicieux. Ses feuilles, d'un vert lustré, parfumées des mêmes essences que les fleurs, semblent des mi-

roirs destinés à réfléchir l'ardeur du soleil. Ses fleurs, du genre des rosacées, présentent au milieu d'une corolle d'albâtre des étamines trempées dans cette teinte dorée, dont les fruits sont décorés: les odeurs suaves dont elles sont les sources, parfument toute l'atmosphère; les zéphyrs qui viennent les respirer, les exhalent au loin. Le fruit est le plus beau des fruits par sa forme, par sa couleur, par son parfum, par sa saveur. Il est arrondi en globe parfait, cette forme précieuse que la nature n'imprime qu'à ses ouvrages chéris, à ses chef-d'œuvres. Elle l'a embelli de la plus riche couleur; cette couleur brillante qui caractérise le plus parfait des métaux, l'objet de l'ambition des hommes, et

le résultat des principes les plus purs. Comment décrire son parfum, cette essence éthérée qui transporte l'ame de l'ivresse la plus voluptueuse ? Sa délicieuse saveur est encore plus indéfinissable ; la langue manque d'expressions pour décrire les sensations qui l'affectent le plus agréablement. A l'exemple du cœur, pour trop sentir elle est muette. Dans les climats chauds, ce fruit mûrit dans tous les temps de l'année. La nature, toujours libérale, mesure sa générosité sur nos besoins ; et pouvait-elle remédier plus efficacement aux effets inséparables des grandes chaleurs, qu'en multipliant pendant tout le cours de l'année ces fruits bienfaisans dont les

sucs salutaires nous réparent et nous restaurent ?

Les fruits sont les plus beaux présens de la nature. Ils offrent à l'homme la nourriture la plus saine et la plus succulente. Ils appaisèrent sans doute ses premiers appétits. Aujourd'hui même, malgré la dépravation de ses goûts, ils font encore le plus bel ornement de sa table. Rassasié de carnage, sa faim renaît à la vue de ces fruits dont la fraîcheur et l'éclat réveillent en lui des sensations qu'il croyait émoussées. Il les assouvit encore, comme pour oublier au sein de la nature, les assassinats que ses cruels besoins ont exigés pour satisfaire son goût carnivore. Heureux les hommes, s'ils étaient encore assez sages, assez

sobres pour se contenter des alimens salutaires que la nature leur présente tout préparés. Leurs mœurs, leurs caractères, leurs inclinations respireraient la simplicité de leurs appétits. La franchise, la frugalité seraient leur partage; et ils seraient encore ce qu'ils auraient dû toujours être, bons, contens et heureux.

Les fruits ne sont pas destinés pour les seuls besoins de l'homme et des animaux; ils sont le résultat de la fécondation, le complément de l'œuvre de la végétation, et l'agent le plus sûr de la reproduction de l'individu. Semblable à une mère soigneuse, qui met sa gloire dans les ornemens de ses enfans, la nature a enveloppé les précieuses semences, qui doivent propager ses bienfaits,

dans les enveloppes les plus magnifiques. Ses vues ne sont jamais isolées. De ses œuvres conservatrices s'échappent toujours une infinité de bienfaits que l'homme et les animaux viennent partager.

## CHAPITRE XVI.

*La vigne et les vendanges.*

Le dieu de la joie remplit ces campagnes. Il est par-tout invoqué sur ces rians coteaux. A chaque pas, les amis de la nature lui ont élevé des temples; des guirlandes verdoyantes en ornent les portiques; des grappes vermeilles en couronnent les autels. Les expressions du plaisir sont les chants d'alégresse, que ce dieu bienfaisant demande à ses nombreux adorateurs; et loin d'exiger d'eux des sacrifices, il les comble de ses bienfaits en leur livrant tous les trésors de son temple.

Les seules victimes qu'il demande, et c'est encore un nouveau bienfait pour ses enfans, ce sont les chagrins, les peines et les soucis.

La vigne semble destinée à multiplier les ombrages, à lier les paysages, à ajouter aux beautés de l'architecture agreste qui embellit les bords des rivières ou les lisières des forêts. La flexibilité de ses rameaux, la position de ses vrilles, la disposition de ses feuilles, le parfum de ses fleurs, la beauté de son fruit l'ont destinée à en être le plus bel ornement. Son feuillage épais remplit tous les vides; et ses rameaux, en s'accrochant aux branches des arbres, forment des guirlandes naturelles qui les embellissent d'un nouveau genre de verdure; et ces

arbres ainsi parés, semblent s'enorgueillir de voir suspendus à leurs rameaux des fruits brillans que la nature leur avait d'abord refusés.

Le bois de la vigne est noueux, tortueux et flexible. Cette disposition le rend propre à grimper, à s'entrelacer, à plier sans se rompre. Il abonde en substance médullaire, ce qui fait qu'il peut se reproduire par bouture avec la plus grande facilité. C'est par ce procédé que les hommes ont propagé la culture de la vigne; il est le plus propre à hâter leurs jouissances, et à les dédommager de leurs peines.

Les vrilles sont ces filamens disposés en spirale qui, dans la vigne, partent de la sommité des rameaux, ou des aisselles des feuilles. Tan-

tôt, elles font l'office de main pour faire grimper la vigne jusqu'au sommet des arbres les plus élevés; tantôt, comme autant de crochets, elles la fixent, afin qu'elle puisse se déployer pour étaler la plus riante tapisserie, ou former ces arcades, ces péristiles, ces voûtes de verdure qui couvrent les ombrages les plus frais. Cette sage disposition disperse à propos les raisins, varie leur situation, et affecte à chacun d'eux des places, où rafraîchis par les vents et échauffés par les rayons du soleil, ils acquièrent le plus juste degré de maturité. Les raisins étant très-aqueux, ils se gâtent, ils n'acquièrent jamais qu'une maturité très-imparfaite, si l'air ne circule pas librement autour d'eux,

si le soleil ne les réchauffe pas souvent, ou s'ils sont trop voisins de la terre. Et la nature pouvait-elle mieux parer à tous ces inconvéniens, qu'en plaçant cet arbrisseau dans la famille des plantes sarmenteuses, et en l'ordonnant aux arbres élevés et touffus, autour desquels il peut déployer ses rameaux, étaler son feuillage et suspendre ses fruits.

Ses feuilles festonnées qui procurent aux hommes et aux oiseaux des ombrages si frais, sont disposées, comme des parasols, autour du fruit pour lui ménager l'ardeur du soleil. L'action continuelle de ses feux dessècherait ce fruit, avant qu'il fût parvenu à sa maturité; elles le garantissent encore de la pluie qui, en s'insinuant parmi les interstices de

ses grains ordinairement serrés, parviendrait bientôt à les moisir.

Ses fleurs exhalent l'odeur la plus suave ; elles semblent recéler des sources de miel ; aussi les abeilles viennent s'y abreuver. Ces habitans des fleurs sont toujours hâtifs à recueillir les prémices de Flore, les douces larmes de ses amours. Destinées à éclore à l'époque des grandes chaleurs, leurs pétales sont peu propres à réfléchir les rayons solaires sur les étamines.

Ses fruits dans leurs infinies variétés, présentent toujours les couleurs les plus riantes. La nature semble se dédommager sur eux des richesses qu'elle a refusées aux fleurs. Leurs grappes sont tantôt dorées, tantôt azurées, tantôt vermeilles,

tantôt pourprées ; les nuances de toutes les couleurs s'y varient d'une infinité de manières, et quoiqu'elles ne soient pas toutes exprimées dans nos langues, la nature ne les a pas oubliées dans sa palette. Ces grains de raisins présentent, comme autant de petites calebasses bouchées hermétiquement par leur pédicule. La nature y a délayé une certaine quantité de sucre dans le véhicule le plus rafraîchissant. La proportion de la partie sucrée avec la partie aqueuse, est déterminée par le climat et par l'exposition ; le soleil en est le régulateur (1). Dans ces amphores végétales, sont suspendus les pepins ou semences du raisin, au milieu d'un nuage transparent qui les fixe à leur place. Ce nuage est

formé d'un parenchyme parsemé de cellules qui contiennent l'eau sucrée et rafraîchissante dont je viens de parler. Ces semences sont indigestibles, et la chaleur animale ne saurait leur faire perdre leur vertu germinative : ainsi tout sert à disséminer la vigne. Les grains de raisin qui tombent dans les eaux laissent, à la longue, échapper leurs semences, que les courans répandent sur leurs bords. Les oiseaux, les animaux, l'homme disséminent par-tout cet arbrisseau précieux. La nature est toujours féconde en moyens ingénieux et sûrs, lorsqu'il s'agit pour le bonheur de la terre de répandre un grand bienfait.

Tels sont à-peu-près les avantages qué la vigne présente naturel-

lement. L'homme, en la soumettant à la culture, en a ajouté de nouveaux. Par ses procédés, il obtient des raisins plus gros et plus sucrés. Après s'en être délicieusement saturé, il en exprime le jus précieux auquel, par la merveille d'un art dont il est l'inventeur, il donne l'agréable propriété de communiquer des forces et d'inspirer la joie. Avec son bois, il se chauffe; ses feuilles nourrissent ses bestiaux; en automne, il en mange le fruit, et il le dessèche pour l'hiver. Avec son jus, il fait des gelées, des confitures, du vin et des liqueurs. Avec le marc de ses raisins, il entretient son foyer, ou il fertilise ses terres. Des semences même, il extrait une huile qui l'éclaire, ou bien il les livre

aux oiseaux de sa basse-cour.

Je rapporte à l'usage du vin, le caractère vif et enjoué propre aux habitans des pays méridionaux ; je ne pense pas qu'il soit l'effet exclusif du climat. Qu'on observe la gravité des habitans du midi, lorsqu'ils s'abstiennent de cette liqueur. Le Turc est d'un flegme glacé sous un ciel brûlant ; il vit à côté du Grec, vif et pétulant, à qui l'usage du vin est permis. L'Espagnol, naturellement paresseux, ne sortira de son apathie climatérique, que lorsque son agriculture aura conquis, au compte de Bacchus, les plaines incultes qui le couvrent encore. Et sans sortir de nos climats, au sein de la France, le caractère du peuple ne se ressent-il pas de cette gra-

vité, dans les contrées où la culture de la vigne n'est pas praticable.

De l'aveu de tous les peuples, le vin tient le premier rang parmi les boissons fermentées. Le cidre, la bière, et toutes ces liqueurs enivrantes que l'homme a inventées pour aviver ses plaisirs, sont de médiocres supplémens de cette fameuse boisson. Trop heureux les hommes, si l'arbre de la joie pouvoit prospérer par toute la terre ! Mais nos vaisseaux cinglent par toutes les mers ; ils portent sur les ailes des vents, des consolations, des plaisirs à tous les peuples de la terre ; ils propagent ainsi les bienfaits de la nature. Trop souvent ces bienfaits furent la cause innocente des malheurs des peuples qui les possédaient. Ils attisèrent la

cupidité des conquérans, ils flattèrent les espérances de leurs satellites. Deux fois, les Gaulois franchirent les monts pour aller s'enivrer dans les campagnes d'Italie; et Annibal, du sommet des Alpes, ne parvint à ranimer le courage abattu de son armée, qu'en lui montrant les riches vignobles qui couvraient les champs de la Pouille.

Bacchus se servit heureusement de la vigne dans ses expéditions. Couronné de pampres verts, sans cesse environné des peuples que ses bienfaits enchaînaient à ses pas, auxquels il enseignait l'art tout-à-fait nouveau de dissiper les chagrins, de bannir la tristesse; il versait la gaîté dans tous les esprits, la joie dans tous les cœurs, et le con-

tentement dans toutes les ames. Une coupe de vin lui valait une bataille, et une société de vignerons lui tenait lieu d'armée. Son char était traîné par des animaux féroces, c'est-à-dire, par ces hommes sauvages, et peut-être cruels, qui venaient dans ses bras abjurer leur barbarie, et se ranger sous les drapeaux de l'humanité. Ces expéditions ne furent rougies que du jus des plus saintes libations. Les armes de ces paisibles conquérans étaient des thyrses ornés de guirlandes de lierre; leurs évolutions, les danses les plus vives; leur musique militaire était composée des instrumens les plus gais. Les lyres, les tympanons, les cythares, après avoir fait retentir et ébranlé les champs, les ro-

chers de la Thessalie (2), venaient sous des climats étrangers, amollir des cœurs barbares et leur faire goûter les loix bienfaisantes de la civilisation. Les peuples se précipitaient au-devant du vainqueur, le bénissaient en le voyant, et retournaient chargés de ses bienfaits, étonnés de ses merveilles. Les combats étaient des fêtes, les victoires des plaisirs. Bacchus parcourut ainsi en divinité bienfaisante, plutôt qu'en héros conquérant, les régions les plus lointaines. Il poussa ses conquêtes jusqu'aux rives du Gange; par-tout il répandit des bienfaits, par-tout il éclaira les hommes. Il revint monté sur un superbe éléphant, chargé des présens et comblé des bénédictions des peuples

qu'il avait éclairés, et soumis à l'empire des loix les plus douces et les plus humaines. Il ne laissa après lui que les traces de ses bienfaits, la mémoire de la joie, des plaisirs, et des fêtes dont il était le créateur parmi ces peuples nouveaux. La reconnaissance en fit un dieu; la Grèce lui éleva des autels; le vainqueur de l'Inde prit place parmi les maîtres du monde, à côté du dieu de la foudre. Son nom, sa gloire se répandirent par toute la terre; elles s'y conservent encore de nos jours; tant la mémoire des bienfaits, tant les monumens fondés sur la joie, sur la reconnaissance sont difficiles à être détruits parmi la race des hommes. A peine quelques savans s'entretiennent des Sésostris, des Xer-

cès, des Alexandre; et la mémoire de Bacchus s'est conservée par-tout, liée à ce sentiment de gaîté dont elle fut, de tout temps inséparable.

## CHAPITRE XVII.

### *Deuil des campagnes.*

Le soleil se couvre de nuages ombrés de gris ; ses rayons se font à peine jour à travers ces crêpes funèbres pour répandre sur la terre une lumière sombre et tremblante. Les reflets qui s'échappent derrière ce lugubre rideau, viennent à peine blanchir le sommet des nues entassées sur les montagnes. La terre dépouillée de ses plus belles décorations, se couvre de vapeurs épaisses ; les exhalaisons que le soleil faible à son lever n'a pas la force d'attirer vers lui, sont condensées en

rosée sur sa surface : image du chaos, tous les objets paraissent confondus, bouleversés, anéantis dans cette sphère brumeuse. Ces brouillards humectent les tiges arides des plantes, les branches nues des arbres; ils se figent en pluie le long des rochers; les plumes des oiseaux, les poils des animaux les distillent; on dirait que par leurs pleurs, tous les êtres partagent le deuil de la nature. Le soleil lui-même, à travers ce voile ténébreux, éclaire péniblement la terre de cette lumière faible et pâle qui, dans les lampes sépulcrales, ajoute à l'horreur des tombeaux. Nos yeux peuvent fixer son disque, comme pour y lire sa douleur.

Ces brumes, tantôt aspirées dans

la haute région atmosphérique, tantôt entraînées par leurs poids vers la terre, d'où elles s'étaient exhalées, laissent appercevoir partout leurs traces humides. Alors, les feuilles des arbres contractent des teintes foncées, des couleurs sombres; dans quelques-uns, elles offrent des taches ensanglantées. Bientôt flétries et desséchées, le vent les emporte, les disperse en tourbillonnant; et ces feuilles verdoyantes qui faisaient l'ornement des bois, viennent expirer sur le modeste gazon qu'elles semblaient fouler. Images de ces grands que les malheurs humilient, et que leurs faux amis abandonnent lorsqu'ils tombent dans l'infortune, les arbres sont nuds, les oiseaux les déser-

tent ; dépouillés de leur feuillage, ils semblent consternés de leur disgrace. Ceux dont la verdure résiste aux hivers, agités par les vents, offrent toujours cette surface de leurs feuilles, dont le vert blanchâtre assortit le triste spectacle des campagnes. Quelques-uns conservent leurs feuilles desséchées, dont les froissemens et la couleur inspirent les pensées les plus attristantes. Dans les forêts, la verdure des pins est sombre, leurs sifflemens ne sont plus interrompus par le chant des oiseaux ; ils préludent le bruit confus des orages qui doivent se déchaîner sur les plaines.

Ces sites romantiques que des guirlandes de chèvrefeuilles et de

ronces égayaient de la plus riante verdure, les groupes d'arbrisseaux qui diversifiaient leur perspective, les arbres touffus qui y versaient leurs ombrages, les oiseaux qui y prodiguaient leurs chants; ces lieux si gais, amis de la joie, des plaisirs, sont maintenant déserts. La solitude, le silence les habitent; les rochers y montrent sur leurs flancs humides et escarpés leurs affreuses crevasses, leurs horribles anfractuosités. Les rosiers, les salsepareilles n'y présentent que des épines; les arbres et les arbrisseaux, quelques feuilles mortes, ou les débris de quelques fruits que les oiseaux ont dédaignés. Les échos sont muets, ou bien ils ne répondent qu'à de lugubres corbeaux, dont les sinistres

croassemens semblent exprimer la désolation de ces beaux lieux.

Les grottes dont la fraîcheur invitait à se reposer sous leurs ceintres agrestes ; elles qui seulement encore voyaient folâtrer dans leur enceinte les graces et les amours, vont devenir le repaire, ou pour mieux dire, le tombeau des plus hideux reptiles. Ils respectaient les plaisirs, pendant qu'ils habitaient ces heureux asyles, et maintenant qu'ils les ont désertés, ils viennent à leur tour, s'ensevelir vivans dans ces demeures sombres, pour renaître à la vie au réveil de la nature.

Les bords des rivières, ces lieux si charmans, si diversifiés, sont maintenant désolés. Les chaînes de verdure qui en liaient les paysages, les

frênes touffus qui les fixaient autour de leurs branches, les hauts peupliers, dont les cimes agitées imitaient le bruit des flots qui se brisent à leurs pieds, les grands ormes qui alongeaient leurs branches, qui confondaient leurs rameaux, leurs feuillages, pour former des arcades auxquelles les vignes sauvages suspendaient les plus magnifiques tentures, tous les arbres qui ombrageaient ces rives délicieuses sont dépouillés de leurs feuilles; et ces eaux claires et limpides qui réfléchissaient dans leur cristal les beautés, les décorations de leurs riches bords, n'en répètent que la choquante nudité; elles charient dans leurs courses vagabondes les débris des ornemens dont elles étaient si fières.

Les plaines étalent la plus morne verdure, et les campagnes en friche ne présentent que des plantes desséchées; leurs tiges arides n'offrent que des aigrettes confusément ordonnées ou dispersées, des feuilles disséquées, des panaches déchirés, des siliques ouvertes, des ombelles en désordre, des gousses arides, des pannicules mutilés et des épis stériles. Flore expirante exhale son dernier soupir par les corolles du sinistre colchique et du soporeux safran; le rouge pâle qui les colore semble exprimer les douleurs de son agonie. Quelques plantes venéneuses se réjouissent seules de ce désordre des campagnes. Sur sa tige laiteuse, la caustique tithymale conserve toujours son morne feuil-

lage ; et le long des ruisseaux, le brûlant *arum* déroule vigoureusement ses feuilles palmées.

Aux expositions heureusement abritées, on voit seulement quelques plantes privilégiées, ornées de leurs feuilles et de quelques fleurs. Le romarin y laisse encore entrevoir l'azur de ses corolles labiées ; des pissenlits y étalent toujours leurs fleurons dorés (1), et des paquerettes leurs disques radiés (2). Ces fleurs reçoivent toujours les visites amicales de leurs amantes chéries ; dans leurs courses hivernales, les abeilles ne les oublient jamais. Les plantes qui survivent ainsi au fléau qui désole les champs, réfléchissent cette douce sécurité, cette joie de l'ame que le cœur ressent toujours,

lorsque du port, il contemple au loin le désordre de la tempête.

Le spectacle des jardins n'est pas moins attristant; les bosquets sont éclaircis, un jour nébuleux y a remplacé les ombres les plus riantes. Les allées que l'art embellissait de ses prestiges et la nature de ses charmes; elles qui inspiraient à la pensée la simplicité de l'un et la délicatesse de l'autre, désertes, abandonnées, n'offrent plus qu'une triste solitude; on y foule ce superbe feuillage qui seulement nous couvrait de son ombre, et que le vent va disperser au loin et réduire en poussière. Les espaliers laissent tristement appercevoir la nudité des murailles; les corbeilles, artistement imitées sur les arbres, ont laissé couler leurs fruits et leurs

feuilles... Mais c'est principalement sur l'empire de Flore que le froid exerce ses impitoyables rigueurs. Les graces de la beauté, les charmes de la simplicité, la richesse de la parure, rien ne sauroit arrêter ses fureurs. Tout devient la proie de son souffle dévorant. Timide violette ! toi qui te caches humblement sous ton feuillage parmi des épines, tu lui échappes quelquefois; tu viens sourire au soleil pendant les courts intervalles qu'il daigne se montrer à nous. Douce compagne du vrai talent, touchante modestie! comme ton emblême, tu fuis les regards des profanes ! Oui, les seuls amis de la vertu sont dignes de te connaître et de t'apprécier.

Les folâtres amans de Flore ont

disparu avec elle. Ils ont confié aux écorces raboteuses des arbres, aux aspérités des rochers, aux rugosités des pierres, le précieux dépôt qui doit renouveler leurs volages générations. Les abeilles ont toutes regagné leurs bourdonnantes cités, les magasins publics y sont ouverts, la prévoyante économie y entretient l'abondance ; elles jouissent des bienfaits de la paix, des douceurs de l'aisance, au milieu de la stérilité des campagnes et des rigueurs de la plus dure saison. Tous les insectes qni voltigeaient sur les arbres, qui disséquaient leurs feuilles, qui butinaient sur leurs fleurs, qui minaient leurs fruits, qui rampaient, trottaient, sautaient, bondissaient sur la terre, blottis dans

des étuis, enfermés dans des cellules cotoneuses, cramponnés au fond de feuilles roulées en cornet, ensevelis dans des tombeaux ovales, suspendus à des toiles soyeuses, ou confinés dans des cités souterraines, bravent ainsi dans les bras d'un sommeil léthargique, la fureur des orages et l'âpreté des frimats.

La plupart des oiseaux dont les chants égayaïent les bois et les campagnes, ont été sous des climats plus heureux recevoir les douces influences de l'astre du jour, dont ils célèbrent les bienfaits. Les forêts sont presque muettes; les merles, les grives y font seulement entendre quelques sifflemens; les champs ne retentissent que du gazouillement des rouge-gorges (3). Chassé

par les neiges du nord, cet oiseau vient sous un ciel plus doux rompre le silence de la nature ; dès l'aurore, son chant annonce un beau jour. Echauffé par les rayons du soleil, il se rengorge dans son jabot doré et il exprime la plus agréable mélodie. Des oiseaux voyageurs passent sur nos têtes en nombreuses cohortes, ils se font jour à travers les nuages ; ils dédaignent ces régions peu fortunées, qui n'offrent à leurs yeux affamés que des contrées nues ou des plaines arides ; ils vont sur les bords des grands fleuves du midi livrer la guerre aux innombrables insectes que la chaleur y fait éclore.

Les animaux sauvages ne trouvent presque plus, dans les bois, leur pâture ordinaire. Le loup rôde au-

tour des bergeries. La laye, suivie de ses marcassins, s'avance jusques sous les châtaigniers qui ombragent les chaumières; le renard franchit les murs des basse-cours; le timide lapin ne quitte guère son terrier, alors il vit de peu et dort beaucoup (4). Tous les animaux, en quittant leurs repaires et leurs tanières, expriment leurs besoins par des hurlemens, des grognemens, des glapissemens et des cris qui réveillent douloureusement les échos des bois.

Les animaux domestiques partageraient aussi ces besoins, si le génie prévoyant de l'homme n'y avait abondamment pourvu. Alors, il leur ouvre ses greniers, ses granges, ses étables, ses écuries : ils

viennent participer sous le toit hospitalier qui les a vu naître, aux bienfaits de la société, auxquels les services les plus assidus, les plus essentiels leur donnent tant de droits. Obscures cabanes, sous vos chaumes enfumés, vous présentez alors les tableaux les plus intéressans ! Oui, j'y ai vu du coin du feu, les enfans badiner, jouer avec la vache qui les nourrissait ; devant un vaste foyer, nous formions tous ensemble, le père, son épouse, leurs nombreux enfans, leurs domestiques, tous confondus, tous réunis, tous heureux, le cercle le plus gai, le plus uni. Les chaumières furent toujours l'asyle des vertus les plus douces ; les animaux n'y sont pas traités en esclaves, ils font

partie de la famille. Les attentions, les sollicitudes de la tendresse paternelle s'étendent toujours sur ces fidèles amis, sur ces infatigables compagnons des travaux qui font prospérer le ménage.

Tandis que l'homme des champs passe ainsi les plus heureuses journées, l'habitant des villes quitte la campagne pour regagner précipitamment son habitation tumultueuse. Il s'y ennuyait; aussi, il vole. Insensé, où vas-tu! la calomnie, la morgue, la jalousie t'y attendent: l'ennui t'y poursuivra encore, jusques dans les bras du plaisir, au milieu de tes fêtes et de tes spectacles. Constant dans mes goûts, ma chaumière a toujours pour moi des charmes, et la campagne de nou-

veaux attraits. La nature affligée devient encore plus chère aux yeux de son amant. C'est une maîtresse chérie, dont j'aime à recueillir les larmes. Tout est précieux dans l'objet aimé : et sur des cœurs sensibles, l'amour ne fait jamais des impressions mieux senties, que lorsqu'il offre le tableau de cette douce langueur, de cette tendre mélancolie, filles de l'infortune et compagnes de la sensibilité.

## CHAPITRE XVIII.

### *Les frimats.*

Le soleil dédaigne d'embellir notre hémisphère. Sur son char étincelant, il presse les flancs de ses fougueux coursiers ; dans sa course rapide, il semble fuir nos campagnes désolées. Hélas ! elles sont attristées de son absence. La nuit prête son voile au deuil de la nature. Les aquilons l'expriment par leurs sifflemens, le soleil par sa pâleur, le ciel par ses nuages, la terre par sa nudité, les animaux par leur inertie, les oiseaux par leur silence, l'homme lui-même par le repos auquel il se livre. Les désordres des campagnes font goûter,

dans les chaumières, cette douce sécurité qui dispose au sommeil. On dirait que Morphée exhale ses tranquilles influences par le souffle des tempêtes; et la pluie, en distillant sur les chaumes, fixe pour ainsi dire, sur les têtes le plus agréable sommeil, en y renouvelant le doux murmure des ruisseaux et des fontaines.

Les pluies qui tombent par ondées dans les plaines, se figent en neiges dans la haute région des montagnes, où le froid s'établit toujours avant d'envahir les plaines. Le vent du nord le chasse devant lui, son arrivée fait frissonner, son souffle ternit la verdure, il engourdit les animaux; et, semblable à la tête de Méduse, il pétrifie tout ce qui l'approche.

Les nymphes des fontaines (1) oublient de remplir leurs coquilles; l'engourdissement de la nature se propage jusque dans leurs paisibles retraites. Les ruisseaux retiennent leurs courses fugitives; leurs ondes enchaînées gémissent dans la plus dure captivité. La surface ondoyante des rivières sur laquelle les zéphyrs traçaient en caractères mobiles leur légéreté, leur inconstance, n'est pas même effleurée par les terribles impulsions du furieux aquilon. Les torrens demeurent suspendus vers la cime des montagnes; les cascades s'arrêtent au milieu de leur chute rapide; leurs eaux impétueuses se figent en colonnes, en nappes, en stalactites, en rochers du plus solide cristal; les échos ne sont plus épou-

vantés par l'affreux tumulte de leurs ondes courroucées; ils respirent au milieu du plus morne silence. La terre endurcie offre la consistance des métaux; les pierres éclatent, les rochers se fendent, s'écroulent, les arbres s'écartèlent en poussant des gémissemens et des cris qui expriment la douleur des Hamadriades cachées sous leurs écorces. La verdure des champs est flétrie, ou bien elle a disparu. Des églantiers, des houx, offrent seulement quelques fruits; la nature les a colorés du plus beau rouge, afin que les oiseaux puissent les distinguer de loin. Le froid rigoureux éteint le principe de la vie, jusques dans les insectes qui s'étaient refugiés dans les plus humbles et les plus chauds réduits.

Les oiseaux se rassemblent, ils volent par bandes nombreuses; obligés de se poser, ils effleurent à peine la terre; ils recherchent avec empressement les lieux abrités, que le soleil vient consoler de ses pâles rayons.

L'homme serait alors bien à plaindre, s'il avait à réclamer les bienfaits des champs; il serait obligé de grossir la horde des bêtes carnassières, et de disputer leur proie aux loups, aux martes et aux renards. Son jardin est dépouillé, son verger nud, ses prairies rasées, ses vaches, ses chèvres, ses brebis ne présentent que des mamelles taries et épuisées. Mais son intelligence a prévu la rigueur des hivers; ses greniers comblés gémissent sous le poids des plus heureuses récoltes. Des fruits secs,

des légumes savoureux fournissent avec abondance aux besoins de sa table; le vin y entretient la gaîté. Les désordres des campagnes ajoutent au calme, à la sécurité de sa situation, et la chaumière, l'asyle de l'innocence, de la simplicité, de la joie, devient le temple du bonheur; il fuit loin des vices, et se place toujours parmi les vertus.

Malgré l'aspérité du froid qui semble interrompre l'ascension de la sève, et suspendre l'ordre de l'économie végétale, il est des plantes qui fructifient au milieu de cette affreuse saison. Ces végétaux qui luttent ainsi contre le fléau le plus redoutable des campagnes, ne sont pas ces arbres audacieux dont la cime s'élève fièrement vers les cieux,

et dont les branches robustes bravent la fureur des aquilons; dépouillés de leurs feuilles, ils semblent honteux d'être vaincus par la saison, eux qui résistent à des siècles. La nature, comme la fortune, ne s'attache quelquefois qu'à humilier les superbes. Orgueilleuse Troie! ambitieuse Carthage! et toi, somptueuse Palmire! vos palais, vos portiques, vos colysées, vos temples ont été le jouet de la fureur des conquérans et des rigueurs du temps(2). Vos marbres ont disparu, ou bien ils sont réduits en poudre sur les tristes vestiges qui attestent vos ruines; et les huttes, les cabanes que la misère y a bâties, que l'obscurité habite, s'y sont perpétuées depuis tant de siècles, et elles ont vu

s'écrouler tous ces monumens fastueux de l'orgueil des hommes. Oui, ces fières cités ont passé, et les chaumières que l'indigence y a substituées, s'admirent encore parmi leurs ruines. De même, à la saison des frimats, lorsque la nature en deuil offre par-tout des scènes de désolation et de ruines; sur ces ruines mêmes, on voit survivre le végétal le plus faible, le plus grêle, le plus obscur; des mousses, des lichens, étendent par-tout leurs ramifications. Tantôt la verdure la plus gaie les embellit, tantôt ils sont ombrés de vert de mer, tantôt nuancés d'un jaune d'ocre, tantôt rembrunis par un violet foncé, tantôt d'un gris de plomb; alors, il donnent des fleurs et des graines.

Ces plantes hivernales prospèrent sur les arbres les plus durs dont elles ornent le tronc et les branches ; elles incrustent les pierres, les rochers dont elles cachent la nudité ; elles égaient les bords des ruisseaux, des fontaines ; elles gazonnent les forêts et les bois ; elles lambrissent les plafonds des grottes ; elles couronnent les voûtes des palais, les dômes des temples et l'humble toit des chaumières.

Au pied des chênes, on voit s'élever des polypodes ; sur les murs, on voit croître des politrichs : les grottes rayonnent autour de leurs arceaux rustiques, des capillaires, des scolopendres. A la fraîcheur, à l'éclat de leur verdure, on croirait que Flore va renaître ; ou pour mieux dire,

c'est dans cette retraite verdoyante, qu'elle a choisi son asyle. Oui, ces feuilles offrent à notre admiration tout le travail de la fructification ; elles en sont le riant atelier : ainsi, c'est parmi le désordre des campagnes, parmi les frimats, au sifflement des tempêtes que Flore célèbre ses noces clandestines, au milieu de la famille des cryptogames.

## CHAPITRE XIX.

*Les pères de l'agriculture, les premiers bienfaiteurs des hommes.*

Si la France (1) avait un Elysée, où fussent divinisés les hommes célèbres, non pas ces héros qui pour la manie des conquêtes ont ravagé tant de moissons, abattu tant de forêts, dévasté tant de campagnes, incendié tant de hameaux, fait couler les larmes de tant de veuves, de tant d'orphelins; mais, ces hommes bienfaisans et obscurs qui, loin du tumulte des armes, ont paisiblement subjugué la nature, conquis ses procédés, domestiqué les plus utiles animaux, civilisé les

plantes, multiplié, perfectionné leur culture.

Si ces demi-dieux étaient représentés avec les attributs qui leur sont propres, c'est-à-dire, avec les trophées de leurs honorables, de leurs paisibles conquêtes; je chercherais dans la foule de ces divinités bienfaisantes, celle qui la première approcha des sauvages genisses sans les craindre, les caressa sans les intimider, les apprivoisa sans les effaroucher, et s'appropria leurs veaux et leur lait. Combien de familles, que ces animaux précieux nourrissent, y viendraient contempler avec attendrissement la statue de leur bienfaiteur !

A ses côtés, serait celui qui, convaincu de la nécessité de l'agricul-

ture, la pratiqua le premier, et atela des bœufs encore récalcitrans à une charrue informe. Sur la colonne qui supporterait sa statue, on verrait suspendus des instrumens aratoires et des gerbes de bled. Le genre humain devrait être prosterné devant elle.

J'y chercherais la femme simple et vertueuse qui, la première fila la laine de ses brebis ; au milieu d'une pelouse, ou au pied d'un chêne, sa quenouille, les brebis qui l'entoureraient me la feraient facilement reconnaître, ainsi que les toisons dont elle serait vêtue.

Dans une chenevière, s'élèverait la statue du mortel, à qui le plus heureux des hasards fit découvrir dans le chanvre, dans le lin et dans

les autres plantes vestimentales, des fils capillaires, d'abord inextricables, mais que son génie sut débrouiller pour les mêler ensuite avec ordre, avec méthode : il serait assis sur un tas de chanvre et il déroulerait une pièce de toile.

A l'ombre d'un mûrier, on verrait celui qui vint à bout par ses soins, de naturaliser dans nos climats des chenilles à soie. Sa tête serait couronnée des branches verdoyantes du mûrier, et il tiendrait en ses mains, une bruyère garnie de cocons.

Au milieu d'un taillis de romarins, on remarquerait appuyée sur une ruche, la statue du mortel intrépide, qui osa le premier affronter des phalanges aguerries, armées de dards

empoisonnés; il nous présenterait un rayon de miel en signe de sa conquête, et des abeilles viendraient se reposer impunément sur sa tête.

Dans un cercle de poiriers et de pommiers, on trouverait celui qui imagina de planter un arbre sur un autre arbre. Sans le secret de ton art, ces pommes si douces, ces poires si sucrées, affecteraient durement mon palais : et vous, beaux pommiers ! qui semblez vous enorgueillir des fruits que vous portez, vous seriez encore couverts d'épines, au milieu desquelles je pourrais à peine cueillir douloureusement quelques fruits âpres, qui feraient froncer ma bouche, au lieu d'en appaiser la soif.

Au sourire qui animerait vos lèvres, au désordre de vos yeux, aux pampres verts qui ceindraient votre chef, aux grappes vermeilles qui pendraient de vos mains, je vous reconnaîtrais bien vîte, père de la joie ! Ce hasard qui vous fit découvrir dans ce fruit précieux la plus cordiale des boissons, et dont vous fîtes la première épreuve, vous rendra à jamais un des consolateurs de la terre ! Que de chagrins vous bannissez, que de soucis vous dissipez, que de maladies vous éloignez encore ! Votre mémoire sera éternelle ; elle durera autant que les malheurs des hommes.

Ces mortels bienfaisans qui ont tant mérité de la société, vécurent dans l'obscurité et moururent ou-

bliés. A l'exemple de la divinité, ils nous nourrissent, ils nous habillent; et à en juger par le silence de nos histoires, de nos monumens, et sur-tout par l'immortelle durée de leurs bienfaits, nous douterions peut-être, s'ils ont réellement appartenu à notre espèce. Combien ces conquêtes qui se sont opérées sans remords et sans crimes, seraient dignes de figurer dans nos fastes! En les lisant, la postérité oublierait peut-être, les impressions douloureuses, que leur feront les pages sanglantes de nos histoires. Les Alexandre, les César, les Néron, les Charles XII, les Louis XIV, ont eu leur Quinte-Curce, leur Salluste, leur Tacite, leur Voltaire, et les bienfaiteurs du genre humain, ces demi-dieux

dont la race des hommes pourrait s'enorgueillir, nous sont inconnus.

## CHAPITRE XX.

*Les premières études de l'homme de la nature.*

L'HOMME, par la finesse de ses sens, par la perfection de son entendement, peut saisir les rapports infinis, les diverses combinaisons, les relations innombrables qu'offrent dans leurs phénomènes, les opérations de la nature, et que présente dans ses applications l'instinct si varié des animaux. Les prodiges de l'intelligence partent, comme autant de rayons, du cercle de la création pour aboutir à l'homme comme à un centre commun, comme à un foyer qui les réfléchit sur tout ce qui l'entoure. Lui seul réu-

nit la masse des connaissances inégalement réparties à tous les êtres ; aussi, il recueille exclusivement parmi les faits épars des merveilles de la nature, cette série d'observations qui doit éclairer la théorie de son industrie, et toutes les savantes spéculations de son génie. C'est ce caractère qui fait sa principale force ; c'est lui sur-tout, qui lui assure la première place dans la classe des êtres. C'est le développement de ce caractère, c'est la connaissance approfondie de tous les procédés de la nature, qui peuvent seuls imprimer à ses conceptions le sceau de la perfection. Il peut tirer de tous, les inductions les plus lumineuses, et en faire à ses besoins les applications les plus brillantes et

les plus utiles. Que l'homme ne compte pas agrandir le cercle des sciences et des arts en consultant les seules forces de son génie ; l'esprit d'observation peut aussi le diriger utilement dans ces recherches intéressantes. Les études méditées et approfondies de la nature reculeront seules les bornes de son entendement et de sa puissance.

Je vais considérer l'homme, recueillant sur les traces de la nature, quelques-unes des précieuses observations, qui ont dirigé utilement les travaux de son industrie naissante.

Avant que l'homme fût élevé au grade d'agricole, avant qu'il eût acquis le titre de pasteur, il vivait de ses chasses et de ses pêches. Dans ces exercices, il copiait les

ruses de guerre qu'emploient les divers animaux dans les piéges qu'ils se tendent ou dans les combats qu'ils se livrent. Dans les plaines, il leur disputait le prix de la course pour atteindre le gibier. Dans les montagnes, il gravissait les rochers avec la légéreté des chamois, et des marmotes lui indiquèrent le plus ingénieux procédé pour atteindre les précipices les plus escarpés : c'est ce même procédé que les Savoyards copient encore, lorsqu'ils escaladent les tuyaux de nos cheminées.... Mais dans la carrière des crimes, l'homme ne tarda pas à surpasser ses maîtres ; et bientôt ses funestes exploits le rendirent le plus féroce animal, et lui valurent ce titre redoutable qu'il conserve encore, *de*

*roi de la Nature.* Il ajouta à ses armes physiques, des armes encore plus terribles, qu'il construisit d'après des modèles qu'il sut se choisir dans la nature. A l'aide du feu, il façonna des bâtons sur le plan des queues de scorpion, ou des langues de serpent. Les ours, les singes lui apprirent à lancer des pierres. Dès qu'il eut le goût de l'observation, il entrevit dans le jeu élastique de plusieurs corps les effets projectiles de leur brusque détente; et bientôt il imita avec son arc, le mécanisme que lui offraient de toute part les branches flexibles des arbres. Il les multiplia à son gré, et après quelques expériences qui surpassèrent son attente, voyant que des ailes facilitaient aux oiseaux leurs excursions

aériennes, il empenna ses flèches; il fit plus encore, par un raffinement de cruauté, il leur donna cette forme hastée, qui rend leur introduction si douloureuse et leur extraction plus douloureuse encore. Il calqua sans doute cette forme barbare sur celle des feuilles de cette plante aquatique, connue sous le nom de sagittaire. La découverte de l'arc, qui recula pour l'homme le champ de la destruction, en propageant jusques dans les airs les bornes de son empire et de sa puissance, diminua sans doute son courage naturel. N'ayant plus besoin de se mesurer avec son ennemi pour le combattre, il se reposa sur ses armes du soin de le vaincre; et des victoires trop faciles, lui firent bientôt oublier l'étendue

de ses forces, et l'énergie de son intrépidité primitive. Il ne s'arma contre les habitans des eaux, que lorsque ceux de la terre eurent moins de victimes à offrir à sa voracité. L'exemple des oiseaux aquatiques le porta à devenir ichthyophage, et l'enhardit à se soutenir sur les eaux. Comme eux, il se joua parmi les flots de l'océan, ou il se roula dans les torrens des rivières. Plus hardi qu'eux, et entraîné par les poissons eux-mêmes dont il devenait le rival, il descendit jusques dans les abîmes des mers, où, comme les monstres marins, il se choisit des victimes. Il emprunta les armes meurtrières des dévastateurs de l'océan, dont il avait toute la cruauté, et il hérissa ses instrumens de pêche

des dents aiguës, dont la nature a armé leurs mâchoires. Des plantes littorales furent les premiers modèles de ses hameçons; la capsule du *martinia* lui en offrait la forme recourbée qu'il termina par une pointe acérée, semblable à celles qui hérissent le calice de la bardanne.

Le spectacle du bonheur de ces paisibles animaux que la faiblesse réunit en troupeau, attacha l'homme à leurs pas: par sa présence, il écartait leurs féroces ennemis; et en récompense, ils lui abandonnaient leurs toisons et leur lait. Cet exemple du bonheur, offert par la nature, dans les courses des vaches et des brebis à travers les plus gras pâturages, est à mes yeux une des

plus mémorables époques de l'histoire du genre humain. Elle n'est marquée par aucun crime ; elle constitue les beaux jours de la vie patriarchale, les jours purs et sereins de l'âge d'or, où au sein de l'innocence, la nature n'inspirait des desirs que pour faire éprouver le doux plaisir de les satisfaire. Dans les heureux loisirs de cette paisible existence, les oiseaux des bois révélèrent à l'homme, le secret de la magie des sons ; et en le rendant sensible aux charmes de la mélodie, ils lui inspirèrent l'idée d'animer ces mêmes roseaux auxquels les zéphyrs imprimaient déjà les doux frémissemens de l'harmonie. D'après les dociles gosiers de ses maîtres, il modula les diverses intonations et

tous les modes qui devaient exprimer les brûlans transports de son cœur, ou les doux ravissemens de son ame.

Lorsque fatigué des courses de ses chasses, de l'ennui de ses pêches, et de la vie errante qu'il menait à la suite de ses troupeaux dans les bois et sur les montagnes, l'homme voulut sillonner la terre pour la fertiliser; ce fut encore l'inspection des merveilles des campagnes, qui lui révéla les procédés de son agriculture. Dès qu'il eut observé la dissémination naturelle des graines des végétaux, que les vents, les eaux, les animaux distribuent avec tant de profusion sur la surface de la terre, il ne lui fut pas difficile d'imiter, avec sa main, ce simple procédé

de la nature. Les fouilles des sangliers lui firent peut-être naître l'idée de labourer la terre. Les succès de cette première épreuve la multiplièrent sans doute, l'encouragèrent ; et pour la première fois, l'homme arma sa main, non pour détruire, mais au gré de la fécondité et de l'abondance. Cette sublime faculté de comparer les merveilles de la végétation, d'en varier, d'en enrichir les tableaux, est un de ces attributs exclusifs, par lequel la nature a distingué l'homme. Elle n'a dévoilé qu'à lui seul les mystères de l'agriculture ; elle n'honora jamais tant sa raison, qu'en la rendant digne d'apprécier un de ses plus étonnans miracles. La stagnation périodique des eaux de certains

fleuves sur des terres arides, qui s'en trouvaient annuellement fertilisées, lui donna l'idée des engrais. La vue des aspersions pluviales lui mit un arrosoir à la main. Il défendit son champ avec ces mêmes armes, dont la nature se sert pour protéger ses productions les plus délicates à l'époque où elles réclament les plus grands ménagemens, c'est-à-dire avec des ronces, des épines et des buissons.

L'homme exclusivement occupé du soin de sa nourriture, laissa longtemps ses pénates errer dans les bois, sur les plages, au gré de ses plaisirs ou de ses besoins. Enfin il les unit, au gré des zéphyrs, aux lares des innocentes familles des oiseaux. Il vint se refugier sur ces

mêmes branches, dont il avait si souvent violé l'asyle. Il construisit son lit à côté de ces mêmes nids, dont il avait tant de fois fait le deuil et causé la désolation. Il partagea, avec ces premiers hôtes des arbres et des bois, toutes les bontés hospitalières de la nature, les agrémens de Flore, les bienfaits de Pomone, et les caresses des zéphirs qui imprimaient aux branches dociles les impulsions du plus doux balancement. Les oiseaux eux-mêmes joignaient, à toutes ces attentions de la nature, l'hommage de leurs tendres concerts. A leur exemple, ce nouvel habitant des arbres se construisit un nid; comme eux, il le fixa à des branches robustes; comme eux, il le matelassa de mousses et

de fougères, de ces mêmes fougères que les amans et les poètes ont ensuite tant illustrées. Ce nid fut le berceau de sa progéniture ; sans doute, nos barcelonettes sont encore calquées sur ce premier modèle ; sans doute, les nourrices veulent encore imiter les douces agitations des branches, par les secousses du bercement ; sans doute leurs chansons soporifiques dérivent des premiers concerts des oiseaux.

Jusqu'alors, les débordemens des rivières avaient apporté aux courses de l'homme, à ses exercices de chasse et de pêche, des obstacles que son génie encore enfant n'avait pu franchir tout seul, mais que la nature lui aida à vaincre en lui montrant les procédés des plus industrieux ani-

maux. Les castors lui apprirent à suspendre l'impétuosité des eaux, à en détourner les courans furieux, en leur opposant des digues solides, ouvrage de l'industrie, du temps et de la patience. Comme eux, il façonna des pieux qu'il enfonça dans le sable, ou dans les boues des rivières : ne pouvant les tailler avec ses dents, il se servit des cailloux tranchans que la rivière elle-méme lui offrait sur son rivage. Comme ses maîtres, il fortifia ces pieux avec des branches flexibles et des arbrisseaux sarmenteux, dont les contours serrés et inextricables les mettaient à l'abri de l'impétuosité des courans; il fit, avec ses mains, ce que le castor exécutait avec sa queue; il délaya la terre, il entassa symé-

triquement quelques pierres qu'il cimenta avec ce mortier, et à l'abri de ces digues, il parvint ainsi à bâtir la première cabane. Il la couvrit de quelques branches : il y entassa des mousses et des herbes sèches; il y étendit les dépouilles des animaux qu'il avait tués dans ses chasses; il y alimenta le feu qui le défendait contre les rigueurs du froid; à l'abri des outrages du temps, il y médita le plan d'aisance et toutes les commodités dont il pouvait enrichir sa vie errante : là, il recueillit, au bénéfice de l'humanité, les premières notions de la civilisation. A l'exemple des castors dont il copiait les procédés et l'industrie, l'homme fut obligé d'implorer le secours de son semblable, pour bâtir la première

cabane. Cette association de travaux cimenta les doux liens qui allaient unir la race des hommes; et l'édification de la première cabane fut ainsi, le premier monument élevé en l'honneur de la civilisation. Dès-lors, les hommes furent obligés de communiquer entr'eux, puisqu'ils avaient des services à se rendre; le besoin les rapprochait, l'amitié aurait dû les rendre inséparables. Ainsi fut édifiée la première cabane; bientôt la nature prit soin de l'embellir, de la fortifier, et vint ainsi elle-même, donner l'idée des supports qui pouvaient éloigner sa chûte, et le plan des ornemens, qui devaient en rendre le séjour agréable. Elle ordonna à des lières flexibles de s'élever de

ses fondemens, et de ceindre de leurs branches robustes, comme avec des bras vigoureux, ses murailles chancelantes. Elle ordonna aux vents d'apporter, sur leurs grossières incrustations, les semences aigretées des plantes volatiles, qui poussèrent à la faveur de la terre qui en cimentait les pierres. Elles laissaient échapper des guirlandes, des festons de violetier, de pervenche; des touffes de laiterons, de lampsanes, de paquerettes; des bouquets de girofflier, d'œillets, de linaires; et parmi d'innombrables graminés, le toit se couvrit de mousses et de joubarbe. Telles furent quelques-unes des faveurs, dont la nature combla la première habitation de l'homme; elle sem-

blait se complaire à embellir le temple heureux, où elle devait le combler de ses dons les plus précieux ; par ces attentions, elle semblait dire : Ici, je serai toujours honorée ; lorsque les hommes m'auront chassée de leur grande société, je me refugierai dans cet asyle, où je trouverai toujours des enfans. Les charmes que l'homme goûta dans cette heureuse enceinte, où son génie et la nature concouraient à sa protection et à son bonheur, le lièrent étroitement à ses foyers, et le rendirent sensible au droit de propriété. Ce sentiment, le premier mobile des sociétés, fut le fruit raisonné de son industrie. Jusqu'alors, il n'avait jamais calculé pour l'avenir les bienfaits intarissables de la nature ; le

spectacle de sa prévoyance journalière, lui inspirait le sentiment de sa bonté éternelle ; mais le démon de la propriété étouffa dans son cœur cette douce confiance. L'homme s'ouvrit sans peine à ce nouveau sentiment, il lui ouvrait les portes de l'avenir ; il ajoutait au bonheur dont il jouissait déjà, la douce perspective de celui qui l'attendait ; bien plus, dans un lointain enchanteur, il lui montrait encore celui de ses enfans, qui devoit être aussi son ouvrage.

Bientôt dégoûté des simples ornemens de la nature, l'homme voulut en créer lui-même ; mais, en ceci, son génie ne sut encore que copier la nature ; et toutes les fois qu'il chercha en lui-même les originaux de ses dessins, ses ouvrages

attestèrent les imperfections du modèle. Aussi, créer fut toujours pour lui imiter. Les troncs des arbres lui offrirent le modèle du fût de ses colonnes, de ses pilastres, dont les chapiteaux empruntèrent leurs plus beaux ornemens de la disposition des feuilles d'acanthe. Les ceintres des grottes, les plafonds des cabanes des castors furent les originaux de ses voûtes, de ses planchers. La tuile, l'ardoise recouvrirent ses palais, d'après l'ordre symétrique avec lequel les écailles garantissent les poissons. Pour embellir son habitation, il appela à lui les beautés des saisons, et les richesses de tous les climats. Il s'entoura de leurs riantes esquisses, comme un peintre recueille les traits épars des plus

beaux dessins pour en composer un superbe tableau. Le printemps lui fit hommage de ses fleurs, l'été de ses moissons, l'automne de ses fruits, l'hiver n'eut que des tempêtes à lui offrir, qui, par le plus heureux contraste, lui rendirent plus chères les jouissances qu'il s'était créées. Il fit plus, il voulut copier la nature en renversant l'ordre de sa marche. Il s'isola dans ses serres du reste de l'univers, et avec ses poêles, ses couches et ses thermomètres, nouveau Prométhée, il eut l'audace d'imiter le soleil. A sa voix Flore et Pomone sortirent du sommeil léthargique, où la nature entière semblait plongée; elles vinrent en insultant aux frimats, couronner l'hiver de leurs fleurs et de leurs fruits. Il rapprocha les climats,

et les confondit à son gré. Dans la région, dans la saison des neiges, il se promena sous des allées d'orangers; l'héliotrope du Pérou vint en Europe parfumer ses appartemens; les arbres des tropiques y couronnèrent son palais; et dans le même saladier, il confondit les fraises du Chili, l'ananas du Mexique, le sucre des Canaries et le vin de Tokai; enfin sa table lui offrit la carte réduite de la géographie de la terre. Il suspendit aux plafonds de ses palais des feux qui, à l'imitation de ceux, qui dans la voûte azurée président au silence des nuits et au sommeil de la nature, éclairaient le tumulte de ses fêtes, et le délire de ses bruyantes orgies. La peinture crayonna sur leurs murs de faibles

esquisses des magnifiques paysages qui l'entouraient, et à la honte de son goût, il préféra souvent l'illusion passagère des prestiges de l'art, aux touchantes émotions qu'inspire la vue des tableaux sublimes de la nature.... Tels ont été les divers genres d'habitation de l'homme, pendant le cours des divers périodes de sa civilisation. Protégé par les écorces, ou par les feuilles des arbres, sous le chaume ou sous l'ardoise, la nature fut toujours son maître; il recueillit toujours dans son sein, ou sur ses traces, les matériaux qu'il devait employer, et les modèles qu'il devait suivre.

L'homme marqua ses progrès dans la civilisation, lorsqu'il s'avisa de copier les travaux de l'industrie des

animaux, dans la fabrication de leurs tissus. Des succès couronnèrent son entreprise, et l'encouragèrent dans la carrière de l'observation. En examinant de près l'industrie des chenilles, il vit qu'elles ne faisaient que dévider les fils dont les brins s'échappaient par leur bouche, et que, par des complications inextricables que leurs pattes dirigeaient, elles formaient des toiles cotonneuses, des loges ou des cellules soyeuses. Il vit avec quelle facilité ces fils peuvent se rejoindre lorsqu'ils ont été rompus, et dès-lors il entrevit toutes les merveilles de l'art d'Arachné. A l'exemple des chenilles, il se mit à débrouiller, à dévider ces pelotons, leur ouvrage, que l'art le plus ingénieux avait arrondis. Enhardi par

le succès, fort de ses expériences, il chercha par-tout le principe vestimental que la nature a répandu sur tant de végétaux. L'analogie le conduisit à ces arbres, où les chenilles puisent les principes, les matériaux de leurs ouvrages ; il les trouva sur-tout et en grande abondance sur ce même mûrier, où la chenille à soie va recueillir sa dépouille dorée. L'écorce de cet arbre lui fournit des tissus qui étaient comme roulés sous son écorce, autour du cylindre du tronc. Ses travaux cependant ne purent rivaliser ceux des insectes, il trouva plus facile de les dépouiller que de les imiter ; et en cela, comme en tant d'autres ouvrages, quoique vaincu

par l'adresse, il resta cependant vainqueur par la force.

Rarement l'homme se tient à une seule application, lorsqu'il a découvert un principe; son génie ardent interroge toujours la nature, et sa main hardie s'obstine à soulever le voile, dont elle s'enveloppe. Dans tous les climats, il chercha dans les végétaux, le principe vestimental qui s'y trouve répandu. Ses travaux ne furent pas infructueux, le lin, le chanvre, des orties, des mauves lui offrirent leurs tiges filamenteuses. Pour lui, les brebis, les vigognes se dépouillèrent de leurs toisons; les chameaux lui abandonnèrent leurs poils; les chèvres, les lapins d'Angora, leurs superbes soies, l'amianthe s'amollit sous son mar-

teau, il en composa même des tissus que le feu sut respecter, en les purifiant : l'or même, par son art, devint ductile, et fut sans doute, étonné de se voir marié avec la laine sous l'aiguille de Pallas.

L'homme riche par tant de précieuses dépouilles, voulut les mettre à profit, et en ceci, comme pour tout le reste, il eut recours à son premier précepteur, à la nature : il consulta ses maîtres complaisans, les animaux. Il imita l'araignée, lorsque promenant sa trame, elle la fixe à des supports solides, destinés à soutenir les fils dont elle doit ourdir sa toile. Il saisit l'adresse de cette habile ouvrière, lorsqu'après avoir établi son canevas, elle entrelace dans les écartemens de ses

fils, d'autres fils qui les coupent parallèlement, De la disposition horizontale, de l'accolement, du rapprochement de tous ces fils, résulta un tissu plus ou moins lâche, plus ou moins serré, suivant que les différens fils qui le composèrent, furent plus ou moins rapprochés. Ainsi naquirent les toiles; ces tissus qui devaient un jour se transformer en voiles, en tentes, en linges, en gazes, en schals, en haillons, en pagnes, en pourpre et en bure. La fable nous a conservé, sous le nom de Pallas, la mémoire de l'heureuse rivale de l'araignée. L'enthousiasme que causa sans doute alors sa découverte, lui valut une origine divine. Les historiens de sa vie, les poètes mythologistes, la font jaillir du cer-

veau de Jupiter, comme pour donner à entendre que tous les arts viennent du maître du ciel et de la terre, et ont leur origine dans la nature.

L'intempérie des climats, les rigueurs des saisons, avaient forcé l'homme à cacher sa nudité, longtemps avant que la décence lui eut donné le voile de la pudeur. Aimable pudeur ! ô toi, dont les teintes ravissantes remplacent si heureusement sur le front de la beauté, les roses de l'innocence ; ô toi, que nos égaremens ont érigée en vertu, tu inspires l'horreur des vices qui t'ont fait naître, et que tes regards confondent. Heureux, les hommes, s'ils avaient toujours pu t'ignorer ! Malheur aujourd'hui, aux sociétés qui

pourront cesser de croire à tes influences, et de rendre hommage aux vertus que tu embellis. Il faut, ou ne jamais te connaître, ou ne jamais cesser de t'adorer. Dans tous les climats, l'homme copia encore la nature, lorsqu'il voulut résister aux injures des saisons. Dans les pays froids, il vit qu'elle semait des plantes filamenteuses et cotonneuses sur les arbres les plus robustes, comme sur les plus petits arbrisseaux. Il vit que dans ces pays, elle couvrait les animaux des fourrures les plus chaudes et les plus épaisses, et tous ces individus ainsi habillés, braver impunément les froids les plus rigoureux. L'inspection de toutes ces merveilles, de toutes ces attentions de la nature le conduisit nécessaire-

ment à des applications qui lui furent personnelles. Il s'empara des mousses, des lichens, pour former le premier tissu de ses vêtemens; il disputa aux animaux leurs propres dépouilles, et ces bienfaits de la nature furent pour eux des dons funestes, qui grossirent la horde de leurs ennemis: ainsi l'homme, en copiant la nature, sut toujours s'approprier ses faveurs. Dans les pays chauds, ayant à se garantir des ardeurs du soleil, la nature complaisante lui offrit encore des modèles à copier et des exemples à suivre. Dans ces pays, elle accordait aux arbres et à la plupart des végétaux les plus larges feuilles, à l'ombre desquelles leurs fleurs épanouissaient, leurs fruits mûrissaient, et dont les agi-

tations rafraîchissaient l'atmosphère. Aussi, nous savons tous que dans ces contrées, la première ceinture fut tressée avec des feuilles de figuier; là, les vastes feuilles des arbres furent transformées en chapeaux, en éventails, en parasols et en tentes. Là, il vit plusieurs animaux, tels que l'écureuil porter sur la tête leur queue rameuse retroussée en parasol. Il observa que la nature y garantissait les yeux des poules et des pigeons, des brûlans regards du soleil, au moyen des panaches touffus, qui descendaient de leurs têtes. La vue de toutes ces attentions, le porta à imiter pour sa commodité, ce que la nature faisait pour les autres animaux, et il réussit au gré de ses desirs et de ses besoins.

Arrêtons-nous un moment aux travaux des premiers Argonautes. Examinons les observations qu'ils recueillirent, avant de lancer dans les eaux, le premier tronc d'arbre qui devait ensuite, servir de modèle à nos cités flottantes. Le chantre de Zurich, le peintre de la Suisse, Gessner, attribue cette heureuse découverte à l'amour; suivant lui, l'amour fit ou fut le premier navigateur. Dans mon histoire des arts, je remonte à la nature; elle fut mère de l'amour, comme de l'industrie.

Les procédés de la natation inspirèrent à l'homme, la sécurité qui devait l'affermir sur la première branche qu'il chevaucha, lorsqu'il voulut traverser un lac, ou une rivière. Au reste il n'avait rien à craindre;

avant lui, l'écureuil s'y était impunément risqué sur l'écorce fragile des arbres. Déjà, des ours et des renards partis du Spitzberg avaient traversé sur des vaisseaux de glace les mers orageuses du nord, et débarqué sur les côtes d'Islande et de Norwège. A l'aide de la natation, il fut facile à l'homme de répéter les premières expériences qui le rassurèrent contre la crainte d'enfoncer dans l'eau, et qui lui apprirent jusqu'à quel point il pouvait peser sur sa surface. Jusques-là ses voyages nautiques avaient été des courses vagabondes et incertaines, que les vents et les flots dirigeaient au gré de leurs caprices. Mais il savait déjà par expérience, que dans la carrière des découvertes l'observation est le plus

sûr guide ; et bientôt la forme des oiseaux aquatiques, leurs procédés natatoires furent ses modèles. C'est à cette école que furent jetés les premiers fondemens de la construction des navires. L'homme tailla la coupe des troncs sur lesquels il se confia, d'après les courbes que la nature avait dessinées sur ces oiseaux; et ce qu'il a ensuite appelé proue, poupe, carène, fut calqué sur leur tête, leur queue et leur tronc. La forme des poissons servit peut-être aussi à rectifier les modèles des premières nacelles; comme eux, elles s'allongèrent en proue, en poupe, elles s'arrondirent en flanc et se terminèrent en carène. La nature semblait avoir jeté dans le sein des eaux, le modèle de la machine qui devait placer dans

les mains de l'homme le sceptre des mers. Pour achever la copie des originaux qu'il imitait, l'homme emprunta aussi leurs procédés et toujours il imita la nature en marchant sur leurs traces. A peine son ébauche fut-elle grossièrement équarrie, qu'il la lança dans les eaux; là, comme les oiseaux aquatiques, et comme les poissons, il s'aida de nageoires ou de pieds palmés, pour avancer ou pour reculer à son gré.

Ainsi naquirent les rames; à l'aide de leurs impulsions, la nacelle se rit du calme des eaux et de l'inertie des vents. Tantôt en volant sur l'onde, elle ajouta à l'impétuosité du fleuve la rapidité de ses utiles secousses; tantôt en remontant contre son cours elle brave le courant

qui voulait l'entraîner avec lui. Ces moyens de progression hâtèrent sa course, mais ils n'en dirigèrent pas tous les mouvemens. L'homme voulut que sa nacelle fût docile à sa main, comme le cheval qui mord le frein qui le maîtrise. La progression arbitraire des poissons et des oiseaux sur la surface des eaux ou dans leur sein, fixa son attention. Il distingua à leurs queues des appendices, des membranes, des plumes mobiles, dont les trémoussemens inclinaient toujours vers les côtés où leurs mouvemens se dirigeaient. Il observa la marche de ces balancemens, la précision de leurs effets, et il conçut le plan d'un gouvernail. Bientôt sa nacelle en fut armée ; et déjà elle ne craint plus ni l'incons-

tance des vents, ni le caprice des eaux. Sûre de la main qui la guide, sa marche devient compassée et juste, tandis que les flots et les vents continuent leurs courses vagabondes et tortueuses.

A l'aide de ses rames et de son gouvernail, la nacelle obéit et se précipite ; elle frémit sous la main qui la guide, elle vole sur la surface des eaux et semble impatiente d'arriver.

Ce fut peu pour l'homme de se modeler sur les oiseaux, sur les poissons, dans la construction de sa nacelle ; il voulut encore les suivre dans leurs courses nautiques ; ainsi ses maîtres furent aussi ses pilotes. Sur la foi de leur expérience, sous les regards d'un ciel pur et serein,

sous les auspices d'Éole et de Neptune, l'homme erra long-temps sur la côte, où il régnait. Dans ses premières expéditions nautiques, dont les ombres des arbres et des montagnes réglaient la durée et le cours, il recueillit des observations qui simplifièrent ses manœuvres et qui jetèrent un grand jour sur sa tactique navale... Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit qu'il avait été deviné, devancé, même surpassé dans la science de la navigation, par de simples coquillages, qui voguaient aussi dans de brillantes nacelles, dont la réunion formait déjà d'innombrables escadres ! Plus habiles que lui, ces premiers navigateurs déployaient dans les airs des voiles que les vents gonflaient ; plus heu-

reusement organisés que lui, dans les tempêtes, ces timides Argonautes loin de disputer à Éole l'empire des mers, serraient prudemment leur voile, se calaient au fond des eaux, et attendaient le retour du beau temps, pour continuer leurs évolutions. Le nautille, ou le coquillage voilier, lui offrit le spectacle de toutes ces merveilles. Il reçut de ce nouveau maître les plus utiles leçons ; à son exemple, il lesta sa nacelle, et affermit ainsi sa marche que l'inconstance des flots faisait souvent chanceler ; il tendit dans les airs des voiles informes, que les vents cependant vinrent caresser.

Dès-lors obéissant à l'impulsion des vents, des flots et de la main qui la conduisait, la nacelle vola sur la

surface de l'onde, et, semblable aux zéphyrs, à peine y laissait-elle l'empreinte de ses sillons.

Maître des vents et des flots, l'homme sentit son audace s'accroître; et les oiseaux sans lui faire part de leurs connaissances astronomiques, lui montrèrent la route qu'il devait suivre pour parvenir à des terres inconnues. Il se traîna après eux sur la route qu'ils lui traçaient du haut des airs, et pour la première fois, il aborda ces îles, jusqu'alors fortunées, que les seuls oiseaux avaient visitées dans leurs courses cosmopolites. Enfin, après tant de siècles d'expériences, après mille et mille naufrages, le hasard lui révéla ce que la nature semblait s'obstiner à lui cacher. Au défaut des étoiles

et du soleil, il trouva sous sa main un signe assuré qui lui servit de point de ralliement, lorsque la terre et les cieux l'abandonnaient à son seul génie. A l'aide de la boussole, il devina le nord, et bientôt, quoiqu'entouré de brumes et de ténèbres, tous les points de l'horizon s'éclaircirent pour lui. Fier d'avoir deviné ses maîtres, fort de leurs leçons, de son expérience et de son courage, il devint leur émule; et à leur exemple, il franchit les barrières que les tempêtes et l'espace semblaient avoir mises pour lui entre les deux mondes. Heureuse la terre! si cette fameuse découverte qui ouvrit pour l'homme des mines de nouvelles richesses, n'avait aussi ouvert

devant lui une nouvelle carrière de forfaits.

Peu content de dominer les mers, de régner sur la terre, l'homme a eu de tout temps l'audacieuse ambition de conquérir les airs, et de faire trembler l'aigle de Jupiter jusques dans les nues qui nous dérobent son empire. L'insensé ! il croyait d'abord imiter ses maîtres, les égaler, en déployant comme eux de vastes ailes qui battaient inutilement les airs, et qui le laissaient pendant quelques momens suspendu dans l'espace, comme pour lui faire mesurer la profondeur du précipice, que son ignorance creusait sous ses pieds. Avait-il en lui-même ce principe d'expansion qui dilate le corps de tout l'oiseau, qui déploie

avantageusement chacune de ses plumes ? Avait-il ces tubes aériens qui pénètrent leurs aîles ; les muscles robustes qui les agitent toujours avec une nouvelle vigueur ; enfin cette queue dont les mouvemens variés et combinés gouvernent au gré de l'oiseau la progression du navire aérien ? Enfin, il comprit que ce n'était pas à des ailes fragiles et étrangères à son organisation, qu'il devait confier ses destinées, dans ses excursions aériennes. Il vit dans la nature un principe expansif qui, à la différence des corps qui gravitent, tend toujours loin de l'axe de la terre ; ce principe, mu par le feu, dilate les corps, et leur communique cette impulsion qui les chasse vers la circonférence de la sphère, à la

différence de l'attraction qui les entraîne vers le centre. Il vit les brouillards s'élever vers le ciel, à l'apparition du soleil ; il vit la fumée monter avec impétuosité et chasser devant elle des corps légers auxquels elle imprimait son impulsion. Dès-lors, il crut la route des airs facile, et il ne craignit pas de se confier à l'action répulsive de l'agent qu'il sut se soumettre. Montgolfier réalisa les fictions d'Homère ; il emprisonna, non dans des outres, mais dans un ballon, les vents qu'il sut se soumettre ; et plus heureux qu'Ulysse, il en disposa à son gré ; il les attela pour ainsi dire au char triomphal que son génie avait lancé dans les airs ; et qui, semblable à celui du maître de l'Olympe, se promenait tranquillement

dans la région du tonnerre, en foulant les nuages et les tempêtes.

La vue perpendiculaire de la terre lui présentait un spectacle piquant et nouveau; comme pour les oiseaux, tous les tableaux des campagnes se peignaient toujours pour lui en miniature. Les montagnes lui offraient seulement leurs crêtes, leurs pics et leurs cimes; les arbres qui les habillent, les sommets de leurs têtes; les forêts lui paraissaient métamorphosées en pelouses, les vergers, en prairies. Les coteaux parés de leurs arbres, s'élevaient comme des îles émaillées. Les villes se présentaient à lui sous l'aspect d'un champ fraîchement labouré; la charrue semblait avoir tracé les sillons de leurs toits; leurs rues parais-

saient comme des sentiers étroits; leurs habitans, les hommes, comme des fourmis qui s'y pressent, qui s'y agitent; leurs tours, leurs palais, comme des taupinières éparses au milieu d'un gueret. Les fleuves, les rivières et les ruisseaux qui en découlent ou qui s'y rendent, formaient les cadres brillans de ces magnifiques tableaux. Enfin, la mer paraissait un vaste miroir, où le firmament réfléchissait toutes ses beautés, et qui lui découvrait dans toute son immensité, la sphère de l'univers, dont il occupait le centre. La pureté du ciel se peignait dans la limpidité des ondes, et l'empreinte de son image semblait en avoir azuré les flots.

Il reste à l'homme une grande

tâche à remplir. Son ballon est lancé dans les airs, mais sa route n'est pas encore assurée. Il est comme la nacelle, qui vogua sur les eaux au gré des courans des fleuves, des mers et des airs, jusqu'à ce que le génie de l'observation eût attaché à sa poupe le gouvernail qui devait modérer ses mouvemens et régler sa marche. Le gouvernail de la nacelle aérienne a sans doute son original dans la nature. L'observation l'empruntera un jour, de quelque poisson, de quelque oiseau, peut-être même de quelque plante, et perfectionnera ainsi le chef-d'œuvre de l'audace et du génie.

Mais c'est ici, sur-tout, où la nature offre à l'homme les meilleurs modèles à suivre, ceux dont les sa-

lutaires impressions contribueraient tant à son bonheur, s'il avait la volonté de les consulter et la sagesse de les imiter. La médecine qu'il a érigée en science, est encore pour les animaux, ce qu'elle serait toujours pour lui, un instinct de conservation dicté par le besoin de la vie, s'il avait conservé dans sa pureté le sentiment vrai des plus touchantes inspirations de la nature. Il serait à desirer, pour l'intérêt de l'humanité, pour l'honneur de la science, que la médecine ne fût que l'écho de la nature, le doux régime, l'empire absolu de cet instinct qui entraîne vers les grands objets de conservation ou de restauration, qu'elle fait éclore sous nos pas, ou qu'elle place sous nos

mains. Telle est la médecine naturelle, celle à laquelle ont encore le bonheur d'obéir, les individus fortunés qui, dociles aux mouvemens de la nature, à ses inspirations, conservent dans toute leur pureté, les goûts qu'elle leur dicte, et qu'elle satisfait elle-même.

Lisons quelques lignes de cette médecine innée, qu'offrent encore les annales de la nature: exposons à l'admiration des hommes quelques-uns des nombreux exemples qu'elle leur propose. Examinons dans quelques animaux, cette portion d'instinct qu'ils ont su conserver au sein de la nature, et que nous avons oublié au milieu de nos erreurs, de nos vices et de notre intempérance.

Tous les animaux offrent à l'homme de grands exemples du bienfait de la diète ; plus raisonnables que lui, ils la souffrent sans murmures. Il est vrai qu'ils ignorent ce que tant d'hommes ont appris au détriment de leur santé, qu'on doit manger autant, pour flatter le goût, que pour satisfaire l'appétit. La diète est le point capital de la médecine des animaux : elle assure l'efficacité de tous ses autres procédés ; la vue des alimens qu'ils chérissent le plus, ne saurait leur faire enfreindre ce premier précepte de leur diététique, leur instinct ne les trompe jamais. Nos goûts blasés, sont plus dangereux à suivre ; ce sont des sirènes qui, par leurs enchantemens, nous attirent sur les

rives désolées de la mort. Attachons-nous au sein de la nature; en nous alaitant, cette bonne mère fermera, de ses mains attentives et complaisantes, nos oreilles et notre cœur à leurs perfides insinuations. Cet instinct qui porte les animaux à l'abstinence des alimens, les plonge aussi dans l'eau, pour tempérer les ardeurs du climat, pour prévenir ou pour remédier au dessèchement de leur peau, qui sans cette attention, se crevasse. Aussi les animaux indigènes aux pays chauds, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, l'hippopotame, le cochon, &c., aiment à se rouler dans les fleuves, ou à se vautrer dans leurs fanges; et lorsqu'ils sont privés de ces bains salutaires, où la nature les entraîne,

des maladies cutanées les affligent, et semblent avec les hommes conspirer contre leur bonheur. C'est sur des roseaux nouvellement coupés, ou contre des rochers aigus et tranchans que le crocodille et l'hippopotame viennent se frotter, pour faire dégorger le sang qui les suffoque. Les animaux à dents canines savent que les acides se combattent par les alkalis, et ceux ci par les acides, aussi usent-ils à propos des uns et des autres. On croit même que l'acidité qui agace leurs dents ajoute à leur voracité naturelle, et les fait jeter avec avidité sur les substances animales. Les brebis, les bœufs, les chèvres usent volontiers de sel marin dans les temps chauds et humides; ils savent sans doute que l'acide mu-

riatique peut opposer ses qualités anti-septiques aux matières alkalescentes que la chaleur et l'humidité développent. Les animaux savent aussi deviner les sources d'eaux minérales dont les propriétés sont appropriées à leurs maladies. Je connais une source d'eau minérale sulfureuse qui a été découverte dans un bois, par un cheval attaqué du farcin, à l'aide de laquelle il s'est radicalement guéri, soit en la prenant comme boisson, soit en se baignant dans les eaux de cette piscine salutaire. Les chiens s'excitent au vomissement en avalant les bâles d'un gramen qui porte leur nom. Une infinité de plantes portent le nom des animaux avec lesquels elles ont des relations médicales. Je ne

citerai pas ici tous les faits rapportés par Aristote et par Pline, sur les connaissances médicales des animaux; l'observation peut en faire connaître d'aussi intéressans, quoique moins merveilleux. J'en ai assez dit pour faire croire que la matière médicale des animaux est aussi féconde en succès que la nôtre.

Nous avons été prévenus par les animaux eux-mêmes dans les spéculations de nos plus hautes sciences. Combien de coquillages univalves qui s'attachent aux rochers qui bordent le bassin des mers, faisaient le vide, long-temps avant qu'un bourgmestre de Magdebourg eût inventé la machine pneumatique? La torpille par son attouchement, excitait la commotion électrique avant

toutes les belles expériences de Franklin et de Nollet. Le ver luisant brillait d'une lumière phosphorique, avant que Homberg eût découvert le phosphore. Les abeilles recueillaient le principe sucré des différens corps fermentescibles, avant que la chimie les y eût soupçonnés. Les grues, les bécasses, les cailles, les outardes et tous les oiseaux voyageurs traversaient les continens et les mers, ils parvenaient à leur destination, avant la découverte de la boussole; la grenouille prédisait la pluie avant celle du baromètre. La gravitation des corps vers le centre de la terre était connue de tous les animaux qui se nourrissent des fruits qui se détachent des arbres, avant que Netwon eût posé les loix de

l'attraction. Le coq annoncait l'arrivée de l'aurore, avant l'invention des horloges. L'hirondelle et le rouge-gorge pour devancer de quelques jours le retour du printemps ou de l'hiver, n'avaient besoin ni de calendrier, ni de sphère. Le limaçon était muni de télescopes, avant nos astronomes. Les tortues, les autruches, les caïmans n'eurent jamais besoin du thermomètre de Réaumur ou de Farenheit, pour s'assurer du degré de chaleur des sables d'Afrique, pour l'incubation de leurs œufs. Avant qu'Archimède donnât les loix de l'hydrostatique, tous les animaux se lançaient dans l'eau, et connaissaient par conséquent la pesanteur spécifique des corps; et la fourmi sans se douter des loix de notre mé-

canique, implorait le secours de sa compagne, lorsque pour le transport d'un grain de bled, elle jugeait que dans le levier qu'il lui fallait employer, la puissance était au-dessous de la résistance : pour prévenir la germination des grains qu'elle entassait dans son grenier, elle commençait par en ronger les extrémités, sans avoir les premiers élémens de notre physique des végétaux. Minerve et tous les arts reposaient paisiblement dans le cerveau de Jupiter, que l'abeille sans cordeau, sans équerre, alignait les rues et bâtissait les maisons de sa populeuse cité : le compas semblait en avoir déterminé avec la plus sévère précision le plan octogone ; elle avait trouvé naturellement la solution

d'un problême de mathématiques : la forme qui convient le mieux, pour renfermer dans un espace déterminé le plus grand nombre de cavités possibles toutes égales en dimensions : et ces abeilles qui embaumèrent cette souris qui pénétra dans leur ruche, avaient sans doute des notions sur la putréfaction des substances animales, et sur ses pernicieux effets. L'araignée connaissait tout l'effet de la gravité des corps, lorsque voulant se précipiter d'un lieu fort élevé, elle y attachait le fil auquel elle se cramponait, et qu'elle le devidait à mesure qu'elle descendait, pour éviter les accidens des chutes, lorsqu'un corps est abandonné à toute sa pesanteur ; elle avait toutes ces notions, sans se douter des

loix du mouvement accéléré. Cet animal qui se défend au moyen des dégoûtantes exhalaisons de l'air méphitique, connaissait tout le danger des mofètes, long-temps avant les découvertes de la chimie. La connaissance des couleurs, celle de leurs rapprochemens, de leurs contrastes, de leurs oppositions ne sont pas inconnues à une infinité d'animaux : quelques-uns en tirent parti pour leur sûreté ; le lièvre a soin de se cacher sous les yeux du chasseur, parmi des mottes de terre dont la couleur se confond avec celle de son poil ; la caille, la calandre nichent parmi des chaumes grisâtres, comme leur plumage. Avant que nos compas eussent tracé des cercles, les oiseaux arrondissaient leurs nids

en cône, et le ver à soie donnait à son cocon une figure elliptique. L'abeille aspirait le suc des fleurs, et l'éléphant l'eau des fleuves, avant la découverte des pompes et toutes les expériences de Torricelli.

L'homme a encore pris dans la nature, les modèles des instrumens, qui secondent les efforts de son industrie. Ses haches, ses cognées ont été forgées sur le modèle des dents incisives des grands quadrupèdes. La scie a son original, dans la défense de ce poisson qui porte le nom de cet instrument, et qu'on nomme poisson scie. La disposition des arbrisseaux grimpans autour des grands arbres, à l'aide desquels les singes, les écureuils montent et descendent si commodément, a fait

naître l'idée des échelles. Tous les instrumens tranchans ont été calqués sur la disposition meurtrière des dents des animaux; le jeu des ciseaux qui coupent en contondant, est parfaitement analogue au mécanisme par lequel les mêmes dents se rencontrent pour déchirer. Le marteau ne semble que la copie du coquillage qui porte ce nom : les tenettes, les tenailles, celle des serres des oiseaux de proie, des griffes des bêtes féroces, et des pinces des insectes crustacées. La patte du chat fut sans doute la première vergette; et l'animal complaisant montra aussi la manière de s'en servir. Tous les insectes qui percent les arbres, qui minent leurs fruits, qui ravagent nos meubles, sont munis de tarières,

de limes, de râpes aussi aiguës, aussi rongeantes que les nôtres. A l'exemple des abeilles, l'homme s'est muni de paniers pour transporter ses provisions; et il a emprunté des aiguillons des arbres, la forme de ses aiguilles. C'est d'après l'inspection de la chaussure que la nature a fixée aux pieds des animaux solipèdes et bipèdes, qu'il a sculpté son premier sabot. Le frottement des branches des arbres résineux avait déjà causé l'incendie de bien des forêts, avant que l'homme s'avisât de frotter deux bâtons de bois sec, pour en faire jaillir des étincelles. Cette méthode d'allumer le feu a été la première de toutes; aussi est-elle la plus répandue; elle est sur-tout familière aux peuplades sauvages. Nos bouteil-

les semblent sur-tout avoir été arrondies d'après les proportions des citrouilles que nous avons surnommées bouteilles. L'homme semble avoir témoigné sa reconnaissance envers les originaux qu'il a copiés, en leur donnant des noms relatifs aux instrumens, aux meubles dont il lui ont fait naître l'idée, et qu'il a façonnés d'après leurs proportions. Ces noms sont autant d'inscriptions qui rappellent les sujets de ses premières études, et les objets de ses premières observations.

Les annales de la nature m'offriraient bien d'autres exemples des modèles que l'homme a copiés. Je trouverais aussi dans la marche de ses opérations, dans la série de ses phénomènes, le tableau des mer-

veilles que sa raison a devinées ou tâché d'imiter. Comme je l'ai déjà dit, les miracles épars de la nature se trouvent réunis au foyer de son génie. L'homme est un soleil d'intelligence qui vivifie par ses influences morales le tourbillon des sociétés ; comme l'astre du jour est un monde de feu qui pénètre de ses rayons la terre qu'il anime et qu'il féconde. J'en ai assez dit, je crois, pour prouver les immenses relations de l'homme avec tout ce qui l'entoure. La nature l'a doué de l'esprit d'observation propre à saisir les rapports de tous les êtres, et à en faire des applications relatives à ses besoins et à ses plaisirs. L'animal par contraire est condamné à tirer sans cesse de son instinct les mêmes résultats

qui semblent calqués sur son organisation physique. L'homme seul jouit d'une conformation propre aux innombrables combinaisons de l'instinct de tous les animaux réunis ; lui seul varie, combine à l'infini la matière et ses incalculables modifications ; en quoi, il est le premier des animaux, fait pour régner avec la nature sur l'universalité des êtres.

L'homme est loin d'avoir entièrement deviné la nature ; elle tient en réserve des originaux qu'elle lui découvrira un jour ; elle lui cache encore des secrets, qu'il ne lui arrachera que par l'observation. La nature sourit bien à tous les hommes, mais elle n'accorde des faveurs qu'à ses fidèles amans. Ainsi l'étude de la nature étendra le

domaine de l'industrie, l'empire de la science et l'apanage des arts; ainsi les hommes trouveront exclusivement dans son culte l'aisance, le plaisir et le bonheur.

## CHAPITRE XXI.

### *Patrie.*

QUELS doux souvenirs ce mot sacré réveille dans toutes les ames ! Les hommes de tous les pays, de tous les préjugés, sont encore sensibles aux tendres émotions qu'il excite..... Je n'entends point par *patrie*, ce cercle tracé par des intérêts d'état qui blessent trop souvent les droits de la nature ; ce cercle que la force propage aux dépens de la faiblesse, dont la froide politique mesure la surface et fait agir les ressorts. Je n'entends point par *patrie*, ce théâtre sanglant des passions humaines,

sur lequel on a vu la tyrannie, en se jouant du droit des nations, être encore encensée par la crainte et par l'adulation. Je n'entends point par *patrie*, cette cruelle ambition de plusieurs milliers d'hommes qui achetèrent par des crimes leurs titres à la célébrité.... Par eux l'humanité pleura sur les plaies que ce terrible mot de *patrie* lui fit; et malheureusement pour la terre, elles saignèrent trop long-temps. Mais, je ne discute point ici les avantages et les inconvéniens qui résultent du pacte sanglant qui cimente quelquefois les conventions humaines; je veux m'occuper, non de ce que les hommes ont fait pour se faire détester et craindre, mais plutôt de quelques-uns des bienfaits que la nature a

créés pour eux, et qu'elle ne cesse de renouveler en leur faveur.

Je nomme *patrie*, ces lieux chéris où nos premiers besoins ont trouvé à se satisfaire, et où le cœur a senti le premier battement des affections les plus tendres. Je nomme *patrie*, le sol heureux que la nature a embelli, et enrichi de toutes les productions, de tous les bienfaits dont sa prévoyance infinie a placé en nous le desir ou le besoin. Non-seulement la nature a entouré l'homme des productions les plus convenables à ses appétits, les plus appropriées à ses plaisirs; non-seulement elle l'a créé apte aux influences du climat et du sol qui l'ont vu naître, et pour lesquels elle le destine pour son plus grand bonheur; mais encore, elle

a placé dans son cœur un sentiment secret qui le séduit par le charme réel d'une tendresse irrésistible pour tout ce qui fut témoin de ses premiers pas dans la carrière de sa vie. Aussi, il regrette toujours la première pelouse sur laquelle il s'est roulé, la première prairie qu'il a foulée, le premier ruisseau qu'il a franchi, les premiers rochers qu'il a gravis, les premiers arbres qu'il a dépouillés de leurs fleurs, de leurs fruits, de leurs nids; enfin, tous les théâtres de ses premiers plaisirs, tous les sujets de ses premières sensations ont droit de l'intéresser toute sa vie.

Ce sentiment, qui rappelle l'homme aux lieux témoins de son enfance, se fait plus ou moins entendre

dans son cœur, suivant qu'il est plus ou moins éloigné de la nature par le genre des institutions sociales qui le gouvernent. Tous les sols sont à-peu-près indifférens pour le malheureux qui traîne après lui la chaîne de la servitude; la liberté seule embellit de ses charmes les sites les plus horribles, et réclame ses enfans de tous les points de la terre. Aussi cette affection est elle plus prononcée pour les lieux pittoresques qui semblent négligés par la nature. Moins elle accumule de richesses sur un sol, plus elle y attache l'homme par des affections touchantes et soutenues; elle supplée, par le charme du sentiment, à l'inégale distribution de ses bienfaits. Les Lapons amenés à la cour de Suède, sont

morts, malgré toutes les aisances qu'on leur prodiguait, en regrettant leurs cabanes enfumées, et leur poisson pourri. Les Hottentots, qu'on tâche d'apprivoiser au Cap de Bonne-Espérance, regagnent dès qu'il leur est possible, les déserts de l'Afrique, où ils préfèrent avoir des lions à combattre, plutôt que des Européens à servir. On a vu des Suisses pleurer de joie, tomber dans la nostalgie, au seul chant du rams des vaches. Ce sentiment est dans la nature, il fait la consolation de tous ceux qui peuvent s'y livrer; et ceux à qui ses douces illusions sont défendues, s'en créent de nouvelles qui savent bien les en dédommager. L'infortuné Africain, transporté sur le sol d'Amérique, regrette toujours sa chère

patrie ; il donne à tous les objets qui flattent son cœur, des noms qui lui en retracent les sites et les productions. Le chagrin d'être condamné à ne plus la revoir ferait son plus grand snpplice, si son imagination ardente ne l'y transportait avant même qu'il cesse d'être ; aussi en avalant sa langue, il croit partir pour un voyage de Guinée.

Ce sentiment s'affaiblit dans l'homme, parmi les grandes sociétés corrompues ; les maux que lui causent si souvent les vices de leurs institutions, le chassent de ses foyers, et lui font chercher par-tout une patrie qui offre plus de ressources à ses besoins, plus de champ à sa curiosité, et plus d'aliment à son industrie. Après le peuple juif, la nation

française est peut-être celle dont la race est la plus disséminée sur la surface de la terre. Et dans la France, les contrées les plus riches sont celles qui voient s'opérer de leur sein le plus d'émigration. Les cidevant provinces de Languedoc, de Gascogne, de Provence, sont de ce nombre. Les Auvergnats émigrent bien de leur montagne; mais c'est l'espoir d'y venir vivre et mourir au milieu des douceurs de l'aisance et de la médiocrité qui les en chasse et qui les y ramène. Au milieu de nos capitales, ils ont sans cesse présens à leur mémoire et à leur cœur les neiges, les rochers, les châtaigniers qui les ont vu naître; tandis que le Provençal oublie quelquefois sous un climat nébuleux ou glacé,

le beau ciel de son pays et ses riches vergers d'orangers et d'oliviers. Ce miracle est souvent l'ouvrage de l'amour, qui crée par-tout des patries, où se trouve aussi le bonheur.

Quelquefois le malheur irrite ce sentiment, et nous attache encore plus fortement à ces pays que les révolutions politiques nous forcent à détester. On a beau haïr les gouvernemens, ces grands, ces pénibles monumens de la sagesse ou de l'ambition humaine, le cœur ne saurait comprimer sans déchirement les élans de la nature. Sa voix se fait entendre dans tous les pays et parmi tous les préjugés. Précieux souvenirs ! douces rêveries ! tendres illusions ! vous rapprochez les distances

les plus lointaines, et souvent vous accordez les sentimens les plus irréconciliables.

Ces souvenirs se conservent encore, et depuis près de deux mille ans, parmi les Juifs. Quoiqu'ils soient dispersés sur toute la terre, loin de ce sol heureux, jadis le théâtre de leur prospérité et de leur gloire, leurs vœux se dirigent tous vers cette terre fortunée où reposent les ossemens de leurs ancêtres, et où ils desirent que leurs cendres soient aussi déposées.

Le desir de revoir leur pays est si vif dans certains individus; en eux la nature se prononce si fortement pour ce besoin, que leur organisation s'en trouve altérée; bientôt le chagrin, la mélancolie en

minent tous les ressorts, et quelquefois même la mort vient combler la douleur, le désespoir de ne pouvoir remplir la plus chère espérance. Cette disposition est sur-tout naturelle aux hommes à qui la sensibilité révèle le secret de ses plus touchantes affections. Ces individus ne pourront s'accoutumer aux lieux d'abord étrangers à leurs cœurs, qu'au détriment de leur santé et trop souvent de leur morale. Ils se jetteront dans le tumulte, dans les distractions des sociétés qui les étourdiront sur leurs peines, en les rendant moins propres à les sentir. Ces diversions ne réussisent pas toujours à détourner le cœur du desir le plus impérieux. Bien des fois le mal réclame un remède plus efficace que des dissipa-

tions tumultueuses et bruyantes, et la mélancolie continue à rembrunir les idées et à s'appesantir sur le caractère. Dans ces circonstances, au seul espoir de revoir la *patrie*, l'ame abattue reprend ses droits et son empire sur les sensations qu'elle ne pouvait plus maîtriser; l'espérance vient chasser le chagrin, et par ses douces illusions l'imagination impatiente, fait goûter d'avance au cœur, à l'esprit, à tout le corps, le bienfait des plus aimables réalités.

Telles sont quelques-unes des réflexions qu'inspire le nom de *patrie*, à toute ame pour qui des réminiscences consolantes et flatteuses sont un besoin. Qu'on ne dise pas que la sensibilité aime à se repaître de chimères! Non, ces doux souvenirs pro-

curent de véritables jouissances, et je plains les hommes à qui elles sont interdites ; ils doivent être ou bien malheureux ou bien corrompus.

FIN.

# NOTES.

## CHAPITRE XI.

### *Les prairies.*

PAG. 3. (1) *Graminées, &c.* Cette famille de végétaux est une des plus disséminées, des plus répandues : je n'en suis pas surpris, elle est la plus utile. Tous les sites ont des graminées qui leur sont affectés, aussi la base de la nourriture végétale de l'homme, et de la plupart des animaux, est fondée sur cette classe précieuse. Le froment, l'orge, le seigle, le riz, le maïs, en sont les espèces les plus répandues, celles que l'homme a plus particulièrement adoptées. Tous les animaux herbivores, depuis l'éléphant jusqu'au lapin, broutent le gazon des plages, des savanes, des pelouses, des prairies. Les oiseaux granivores recueillent avidement les semences

des graminées que le vent disperse parmi les guérets, sur les escarpemens des montagnes, sur les anfractuosités des rochers, et sur les bords des précipices. Les fourmis, et une infinité d'autres insectes, entassent des magasins de ces semences.

Les plantes graminées ne sont pas toujours de la hauteur des végétaux connus sous le nom d'herbes. Dans les pays chauds, on en voit dont la grosseur et l'élévation sont très-considérables ; la canne à sucre, le bambou, sont rangés dans la famille des graminées. Nous voyons dans nos climats, des exemples de cette influence de la température chaude sur les gramens. Les roseaux croissent au pied des montagnes, au bord des rivières, ils y deviennent très-hauts ; et le sommet de ces mêmes montagnes est tapissé d'un gazon extrêmement fin, qui rampe sur la surface de la terre.

## CHAPITRE XII.

### *L'été.*

*Pag.* 17. (1) *Portées par la raréfaction de l'air, &c.* Pendant l'été, le soleil excite autour de la terre une chaleur qui détermine l'élévation de la couche atmosphérique, par la raréfaction de l'air qui la forme. Alors, les nuages sont plus élevés, et la pluie tombe de plus haut. Alors, les vapeurs qui s'exhalent de la surface de la terre ou de la mer, sont emportées fort loin du foyer des attractions qui déterminent leur précipitation sur notre zone. Dans cette saison de l'année, le vent les chasse, les repousse contre le sommet des plus hautes montagnes, où tantôt elles se condensent en pluies, où tantôt elles se figent en neiges suivant la température à laquelle elles sont soumises pendant leur précipitation. Ainsi la nature rend les différentes parties du monde tributaires les unes des autres,

quelque distantes qu'elles soient dans l'ordre géographique.

*Pag. idem.* (2) *Cataractes du Nil, &c.* Ce fleuve couvre, tous les ans, les campagnes du Delta, et de la Haute-Egypte, qu'il féconde de ses eaux bienfaisantes. Par lui, sous le ciel brûlant d'Afrique, sur le sol le plus aride de la terre, la nature étale le spectacle de la plus brillante végétation. En effet, plus un site semble négligé par la nature, plus elle réunit en sa faveur de bienfaits et d'attentions. Pour fertiliser l'Egypte, elle suscite annuellement des vents qui portent entre les tropiques les matériaux des pluies les plus abondantes, qui avivent périodiquement les sources du Nil. A l'époque de leur plus grande précipitation, ces eaux sortent du lit du fleuve et se répandent dans les campagnes. Ce débordement a lieu à la saison des plus grandes chaleurs de l'année ; il préserve les productions de la terre, des trop vives ardeurs d'un soleil brûlant qui les dessécherait.

Les anciens appelaient l'Egypte, un pré-

sent du Nil. Ce fleuve charrie des eaux troubles qu'on reconnaît en pleine mer à plus de quatre lieues de ses embouchures. Ces eaux sont chargées des débris de plantes, d'animaux, et de cette terre végétale qui fait la première couche du globe, que les pluies détachent des montagnes, des collines, et de tous les escarpemens, par où passent les pluies qui vont grossir la masse d'eau que le Nil reçoit directement de sa source. Ces eaux réunies se précipitent en cataractes : ces chutes rapides et impétueuses sont, pour le fleuve, des ventilations salutaires, par lesquelles la nature le purifie. Ces torrens, dont l'œil mesure avec effroi l'élévation, sont franchis par des hommes intrépides, qui s'abandonnent à toute leur impétuosité, à l'aide de frêles nacelles qu'ils savent gouverner au milieu de ce désordre des ondes. Tant il est vrai que l'homme doit régner sur tous les sites, et qu'il n'est aucun point sur la terre, où il ne puisse faire admirer son industrie et son adresse.

Il est une autre cause qui ne contribue pas peu à grossir la masse des alluvions que le Nil doit laisser sur ses vastes bords, ou vomir à ses embouchures. Il existe dans le voisinage du Delta, des déserts sur lesquels les ouragans excitent des tempêtes qui soulèvent des nues de sable qui engloutissent quelquefois des caravanes entières. Ce sable, en se mêlant à l'engrais naturel que le Nil laisse sur les campagnes, forme la terre la plus utile à la végétation. Il y a du risque à lutter contre ces vents sabloneux lorsqu'ils souflent sur le Delta; et peut-être, la cécité qui est si commune en Egypte, est-elle causée par l'action des molécules de ce sable sur les organes de la vue.

*Pag. idem.* (3) *Méditerranée*. Ce bassin est creusé entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. On a prétendu que cette mer avait été causée par le débordement des eaux de la mer Atlantique par le détroit de Gibraltar. Dans cette supposition, je demande où se trouvait, avant cette époque, la masse d'eau formée par les

fleuves qui se rendent directement dans la Méditerranée, et celle que la mer Noire lui fournit par le canal de Constantinople, qui est elle-même formée en grande partie par les grands fleuves qui ont leur embouchure dans son bassin. Il n'est pas croyable que la nature eût placé sur la terre, et par une latitude si chaude, un si grand amas d'eau douce et sous un climat brûlant; l'altération de ces eaux, auxquelles se mêlent tant de substances animales ou végétales en putréfaction, eût été inévitable, et les bords de cette Méditerranée eussent été sans cesse empestés. Cette grande cause de contagion a été prévue par la nature, et pour l'empêcher, elle a creusé le détroit qui sépare les Colonnes d'Hercule, et a permis à l'Océan de venir confondre ses eaux avec celles des fleuves innombrables qui contribuent à la Méditerranée. Cette heureuse union date de la création des fleuves et de l'Océan, qui, à leur naissance, se trouvèrent réunis et confondus. La masse des eaux salées corrige la tendance des eaux

douces à la putréfaction, et prévient ainsi sous le plus beau climat de la terre, les contagions qu'exhalent sans cesse les eaux douces et stagnantes.

*Pag.* 20. (4) *Neiges qui couronnent le sommet des montagnes.* Ce n'est pas sans raison que la nature entasse ces neiges sur la cime des plus hautes montagnes. Ces montagnes laissant échapper de leurs flancs les plus grands fleuves, il a fallu de grands réservoirs pour alimenter leurs sources Les immenses concavités dont elles sont creusées eussent été bientôt épuisées, si la nature n'y avait pourvu avec sa sagesse, avec sa magnificence ordinaires. Pour cela, elle a entassé la neige sur la cime des hautes montagnes, d'où l'action du soleil la fait successivement descendre dans les réservoirs qui alimentent les sources des fleuves. Ainsi, le même soleil qui est la cause de l'ascension des eaux, est aussi la cause de leur précipitation. Les effets de la chaleur solaire sur les neiges des montagnes sont incontestables; nous avons plusieurs rivières,

plusieurs lacs qui grossissent à mesure que le soleil devient plus ardent en été. Le lac de Genève est de ce nombre; ses eaux doivent nécessairement s'accroître par la fonte des neiges et des glaces, entassées sur les montagnes de la Suisse.

## CHAPITRE XIII.

### *Les moissons.*

*Pag.* 25. (1) *Les attentions de la nature sont d'autant plus importantes et plus prononcées, qu'elles sont plus appropriées aux besoins de l'homme.* La nature a pour chaque être les attentions qui conviennent le mieux à son organisation et à ses besoins; elle a prévu dans sa sagesse, tout ce qu'ils avaient droit d'attendre de sa bonté; et la série de ses merveilles, n'est qu'un tissu de bienfaits envers les individus qu'elle a doués de la vie. L'homme, éprouvant des besoins variés et

infinis, la nature les a compris dans le cercle de la création; aussi tout ce qui existe lui paie un tribut. Il est impossible de rencontrer un seul corps, d'observer un seul phénomène dans la nature, qui n'offre quelque relation directe ou indirecte avec l'homme. Le génie qui embrasse l'univers, et qui s'élance vers la divinité, était seul digne de régner avec la nature sur l'universalité des êtres.

*Pag.* 27. (2) *Quelle divinité bienfaisante a fait ce présent à l'homme?* La fable en attribue la gloire à Triptolême, à qui Cérès l'apprit dans les courses qu'elle fit en Sicile, lorsqu'elle y fut chercher sa fille que Pluton avait enlevée. Les dieux de ces temps reculés étaient sans doute des mortels bienfaisans et éclairés qui instruisaient les hommes, et qui les attachaient au culte de la nature par la distribution de ses bienfaits, et par la connaissance des procédés qui appropriaient ses productions à leurs besoins et à leurs plaisirs.

*Pag.* 31. (3) *Forêts céréales, &c.* On dirait que la nature aime aussi à peindre en miniature les scènes pittoresques de ses plus grands spectacles. Les moissons sont de véritables forêts qui présentent en petit toutes les harmonies qu'offre en grand la réunion majestueuse des colosses végétaux. Leurs chaumes s'y élèvent aussi avec fierté, le vent les balance, les agite, et leur communique aussi des frémissemens et des ondulations qui expriment le désordre des ondes, ou les douces impulsions des vagues badinant avec les zéphyrs, et se laissant effleurer par leurs ailes. Parmi ces chaumes sont dispersés des bluets, des nièles, comme on voit parmi les chênes, des bouleaux, des érables, des pins, clair-semés. Les liserons qui s'entrelacent autour des chaumes des moissons, correspondent aux arbrisseaux grimpans qui, dans les bois, jettent çà et là des touffes verdoyantes. Si au pied des grands arbres, des violettes, des marguerites, des paquerettes, des fougères, forment des tapis émaillés; le

sol des moissons est jonché de pavot, de mouron, de camomille, qui varient, et égaient ces petits paysages. Les oiseaux du ciel peuplent les forêts : elles sont pour eux l'asyle de la tranquillité et le temple du bonheur : des nuées de papillons promènent sur les moissons leurs amours et leur inconstance. Quelquefois du haut des airs, l'aigle observe avec plaisir, avec inquiétude ses aiglons placés sur l'aire qu'il a construite sur les branches des plus grands arbres : l'alouette ne prend-elle pas aussi plaisir à contempler du haut des airs, son nid qu'elle a placé au milieu des moissons; ses doux gazouillemens la font distinguer, lors même que les yeux peuvent à peine l'appercevoir. Les sangliers élèvent leurs marcassins au centre des forêts, au pied des arbres qui leur livrent les fruits dont ils se nourrissent : le lapin creuse son terrier dans les moissons, au sein de la paix et de l'abondance. Des écureuils escaladent les arbres des forêts, y placent leurs nids, y cherchent leur nourriture : plusieurs insectes

grimpent aussi les chaumes des moissons, vont dans leurs épis détacher des grains, et y déposer leurs œufs.

## CHAPITRE XIV.

### *Jardin de la nature sauvage.*

*Pag.* 34. (1) *Jardin de la nature.* La Sainte-Baume. C'est sans contredit le site le plus romantique de la France méridionale. Montagnes, rochers, fontaines, grotte, silence, écho, obscurité, fraîcheur, tout contribue à rendre cette forêt mélancolique et sombre. J'ignore si la colonie de Phocéens qui vint fonder Marseille, y apporta le culte de Vénus; ce lieu leur retraçait les bosquets de Paphos, les ombrages de Cypris et les grottes de Cythère. Cependant, ce culte semble s'y maintenir encore. (*voy.* p. 50.) L'imagination n'y représente pas la reine d'Amathonte descendant des cieux sur un char traîné par des colombes; mais bien une mortelle malheureuse et sensible. La tradition rapporte

qu'elle jouissait à Jérusalem de cette célébrité dont les Laïs et les Aspasie s'illustrèrent à Athènes et à Corinthe. Son esprit charmait, ses graces séduisaient, et son cœur accessible à tous les traits de l'amour, était un fonds intarissable de tendresse. Magdeleine faisait les beaux jours de la Palestine. Sa nombreuse cour était composée de tout ce qu'il y avait alors d'hommes aimables et éclairés ; elle distinguait le mérite et elle récompensait le talent. Son ame de feu ne put résister à l'éloquence entraînante de ce grand législateur, qui méditait alors un code de loix pour l'univers entier; loix dont il prêchait l'exemple par l'exercice des plus sublimes vertus. Magdeleine l'entendit ; bien loin d'être effrayée de l'austérité de ses principes, elle les adopta ; et pour la première fois peut-être, la beauté se fit un crime de ses faiblesses et pleura sur ses plaisirs. Les historiens de sa vie lui font traverser la Méditerranée sur une barque dénuée de vivres, de voiles et de gouvernail. Ils

l'installent dans cette forêt, où, à ce qu'ils prétendent, elle était seulement visitée par des sylphes. Après trente ans de repentir et de larmes, elle fut ravie dans le ciel.

*Pag.* 36. (2) *On prendrait ces masses pour les restes de ces rochers informes que chargeaient les Titans.* La fable les regarde comme des enfans de la terre qui voulurent détrôner le maître des cieux. Jupiter les foudroya, et les ensevelit sous les montagnes qu'ils avaient entassées pour parvenir à son trône. Suivant elle, ces monstres y respirent toujours, et dans le désespoir qui les agite, ils impriment de temps en temps à la terre, des secousses qui l'ébranlent jusques dans ses fondemens. Ce langage mythologique est sans doute calqué sur les plus anciennes traditions orales, par lesquelles les hommes se transmettaient l'époque mémorable des anciens bouleversemens du globe. Aussi, je regarde ces montagnes lancées vers le ciel par Briarée, comme des rochers vomis du cratère de quelque volcan. Le cour-

roux vengeur du dieu de la foudre se faisant justice des audacieux qui attentaient à son empire, était exprimé par les éclats du tonnerre, par l'ébranlement de la terre, et par tous les phénomènes qui accompagnent la scène épouvantable de l'éruption des volcans. Ainsi, l'imagination sut composer avec des allégories ingénieuses et hardies, l'histoire des plus terribles phénomènes de la nature; ainsi dans ces temps d'ignorance, on voyait toujours le doigt de la divinité, là, où dans ces siècles de lumière et de philosophie, nous voyons des molécules, des mofètes, de la matière électrique et des gaz.

*Pag.* 45. (3) *Vaucluse.* La nature et les amours de Pétrarque rendront à jamais cette fontaine célèbre. Ses eaux jaillissent par torrens des flancs d'une montagne escarpée; à leur naissance, elles forment des cascades qui tantôt bouillonnent sourdement aux pieds des rochers mousseux, et qui tantôt les couvrent en nappes, en gerbes avec fracas, ou avec murmure. Ces eaux tumultueuses exha-

lent des vapeurs, sur lesquelles se dessinent avec les couleurs de l'iris, les paysages qu'elles embellissent. On dirait que les beautés du ciel, les richesses de la terre se jouent sur ces ondes. A Vaucluse, les gazons semblent plus frais, les pelouses plus veloutées, les ombres plus mystérieuses, les échos plus dociles, les rossignols plus mélodieux, les papillons moins inconstans, les tourterelles encore plus amoureuses, et tous les cœurs plus sensibles. O Pétrarque! ces lieux, ces beaux lieux, sont toujours pleins de toi, ils inspirent encore les tendres illusions de ta mélancolie.

*Pag.* 48. (4) *La terre et les mers présentent à nu les trésors qu'elles recèlent dans leur sein.* La nature ne s'est pas contentée d'embellir la surface de la terre, en y étalant le superbe spectacle de la végétation; elle a encore répandu avec profusion dans son sein, ou dans ses abîmes, les matériaux des substances les plus rares, par conséquent les plus précieuses. Les mers sont pavées de madrépores,

dont les formes et les couleurs sont aussi brillantes que variées : des coraux éclatans s'étendent par ramifications sur les rochers qui bordent leur bassin. Des coquillages magnifiques y étalent tout ce que les couleurs et les teintes les plus rares et les mieux assorties ont de plus ravissant et de plus fini. Là, des poissons sont couverts d'écailles dorées et argentées, là des insectes sont logés dans des palais de nacre, où ils semblent exilés pour fabriquer des perles. Les entrailles de la terre étincèlent d'or, d'argent et des parcelles éclatantes d'une infinité de substances métalliques. Les eaux s'y congèlent en cristaux, ou bien elles se solidifient en diamans dans les grottes les plus obscures. O combien de beautés ensevelies dans la terre ! le spectacle des merveilles de la nature n'y est pas moins intéressant et sublime. Là aussi, tout parle de sa grandeur, tout peint sa magnificence et sa bonté.

*Pag. idem.* (5) *Montagnes du Pérou.* Là, sous des monceaux de neiges couvent les

malheurs des deux mondes. Oui, de ces montagnes fameuses s'échappent des fleuves de sang et de larmes qui se répandent sur toute la terre. Serait-il de la destinée des richesses métalliques d'épouvanter le bonheur, et de le faire fuir au loin ? Rendraient-elles malheureux, et les hommes qui les possèdent et les lieux qui les voient éclore ! Ces montagnes sont peuplées de la race d'hommes la plus infortunée ; condamnés à arracher du sein de la terre les trésors que la nature y avait ensevelis, ils éprouvent, en préparant les matériaux des richesses, toutes les calamités qu'elles entraînent à leur suite.

## CHAPITRE XV.

### *L'automne et ses fruits.*

*Pag.* 54. (1) *Enrichis des plus belles couleurs, &c.* Les fruits, par leur éclat, par leurs couleurs, rivalisent souvent les fleurs les plus éblouissantes. Tout comme les fleurs ne sont

pas également belles, également éclatantes ; de même il est des fruits modestes, pour lesquels la nature a dédaigné l'étalage des couleurs. On dirait qu'il est dans la nature une espèce de coquetterie qui embellit ce qui est éphémère, et qui éloigne de ce qui est utile et durable le prestige de la parure. En effet, il est des végétaux qui n'ont pour tout mérite que l'étalage des fleurs les plus brillantes ; heureux d'être les jouets des zéphyrs, des papillons, et d'offrir des trophées à l'amour. ( Le lilas, le myrte, le rosier ). Il en est d'autres qui semblent négligés des graces, des amours ; leurs fleurs obscures et sombres précèdent des fruits que leur mérite rend seul recommandables. ( Le noyer, le châtaignier. ) D'autres plus privilégiés donnent à la vérité des fleurs simples, mais des fruits brillans sur lesquels se dessinent les couleurs les plus resplendissantes. ( Le sorbier des oiseaux, la vigne. ) D'autres présentent des fleurs superbes, et des fruits peu éclatans. ( L'amandier. ) Les végétaux

les plus privilégiés sont ceux qui, à des fleurs éblouissantes, font succéder des fruits plus éblouissans encore. (L'oranger, le pommier, le cerisier.)

*Pag.* 59. (2) *Mains de mon père.* Les hommes devraient s'immortaliser dans leurs familles et par les souvenirs de leurs vertus, et par les simples monumens de la nature. Ces derniers, comme des arbres chronologiques, rappelleraient aux quatre saisons de l'année la mémoire du père qui les aurait plantés. Les souvenirs qui sont liés aux bienfaits de la nature sont ceux qui durent le plus parmi la race des hommes. Si chaque famille avait ses arbres, et que des souvenirs chers et précieux fussent attachés à leur culture, avec quel plaisir on viendrait s'asseoir sous leurs ombrages, avec quel plaisir on cueillerait leurs fruits. Ces arbres seraient les archives les plus précieuses des familles. On ne verrait pas voltiger sous leurs ombrages ni les dryades, ni les hamadryades, mais les sentimens les plus chers, les affections, les

souvenirs qui tiennent à tout ce que la sensibilité et la vertu ont de plus touchant et de plus sublime, s'y confondraient délicieusement aux plus doux présens de la nature : sous ces ombrages silencieux, où tout parlerait amour, tendresse, reconnaissance, il serait difficile que la haine se fît entendre, et plus d'une fois la douce réconciliation s'y opérerait sous les auspices de la nature et de la tendresse paternelle.

*Pag.* 60. (3) *Je les destinais à ma mère.* Oui, je les vois encore, ces regards inquiets de la plus tendre des mères se dirigeant vers moi, comme j'avançais sur la branche. Je la vois admirant secrètement mon jeune courage, et n'osant faire éclater sa joie, de peur que son expression, en détournant ma tête, n'égarât ma main et mon pied. Oui, je vois son tablier entr'ouvert et tendu vers moi, pour recevoir les beaux fruits que je cueillais pour elle, et qu'elle gardait toujours pour moi. Ces souvenirs sont au nombre de ceux qui s'effacent le plus difficilement. La nature tou-

jours mère, nous conserve pour toute la vie les douces impressions de notre enfance, pour alimenter notre sensibilité, et le besoin que nous avons toujours de consolations et de réminiscences agréables.

*Pag.* 64. (4) *Ta complaisance égale ta générosité.* Par-tout la main de l'homme peut atteindre les bienfaits de la nature; c'est en quoi brillent sur-tout ses merveilleuses attentions. Après avoir pourvu sous les glaces du nord, aux frais d'une population immense, elle ordonne à ces cohortes innombrables de poissons de se répandre sur des plages plus tempérées, pour venir se jeter dans les filets que leur tendent tous les peuples navigateurs de l'Europe. Des oiseaux de passage, les cailles par exemple, semblent parcourir différentes régions pour porter à des peuples affamés l'aliment de la meilleure nourriture. Les fruits qui semblent inaccessibles à nos mains sont détachés par des vents complaisans qui les mettent à nos pieds. Certaines plantes, la châtaigne d'eau, restent plongées

dans l'eau jusqu'à l'époque de leur fructification. Les courans des mers ne jettent-ils pas sur le rivage des coquillages excellens? Des poissons de mer ne remontent-ils pas nos rivières, ne viennent-ils pas faire goûter aux habitans de l'intérieur des terres leur chair délicieuse, et les faire participer aux bienfaits que leur position géographique semble leur interdire? En vain j'accumulerais ici de nouveaux exemples; mon ouvrage entier est destiné à célébrer les bienfaits et les merveilles de la nature.

## CHAPITRE XVI.

### *La vigne, etc.*

*Pag.* 77. (1) *Le soleil en est le régulateur.* Le soleil semble être le dispensateur de ce principe sucré. Il suit pour cela l'ordre des latitudes. Entre les tropiques, dans ces climats brûlans où son action est presque directe et constante, le principe sucré abonde dans tous les végétaux, il s'y présente presqu'à

nu dans la canne à sucre, dans les patates, dans les bananes, les ananas, &c. En deçà des tropiques, sous notre zone tempérée, la nature des fruits est aussi sucrée, mais en moindre quantité, toujours en raison de leur latitude plus ou moins méridionale. Les contrées les plus méridionales, telles que les côtes de Barbarie, d'Egypte, de Syrie, de Grèce, de Morée, les îles de l'Archipel, la Sicile, l'Italie, les côtes de la France méridionale, celles de l'Espagne et du Portugal, nous présentent leurs dattes, leurs raquettes, leurs mannes, leurs carrouges, leurs olives, leurs oranges, leurs melons, leurs pastèques, leurs jujubes, leurs figues, leurs raisins muscats. Tous ces fruits abondent en sucre : aussi dans tous ces pays les hommes que les chaleurs épuisent, mangent peu de viande.

Dans les contrées septentrionales, les fruits abondant peu en principes sucrés, les hommes sont généralement carnivores.

*Pag.* 81. (2) *Champs de la Thessalie.* Ils

sont également fameux dans les annales des hommes et dans les fastes de la nature. Les plaines de Pharsale et celles de Philippes y rappelleront à jamais les noms célèbres de Brutus et de Pompée. Mais, laissons l'histoire des hommes ; elle est toujours liée à des souvenirs douloureux, et à des sentimens pénibles : elle est toujours écrite avec du sang, toujours voilée d'un crêpe funèbre. Rives du Pénée, vallée de Tempé, vous retracez des sentimens bien plus doux, vous inspirez des émotions bien plus tendres ! Qu'il est pur l'air qui vous entoure, cet air frais que vos gazons, que vos ombrages semblent expirer ! Quelles délicieuses émanations exhalent les myrtes, les lauriers qui bordent vos rives, qui parent vos coteaux ! Par-tout ici, l'air, les eaux, la terre et tout ce qu'elle peut étaler de plus séduisant dans sa parure, de plus rare dans ses bienfaits, offrent des scènes et des tableaux, où le plaisir, la joie et les plus riches beautés de la nature se peignent à l'envi.

Le mont Athos domine cette contrée fortunée. La tête couronnée de neiges, ou enveloppée de nuages, il semble régner en dieu sur ce théâtre de merveilles. La vue de tant de beautés est bien susceptible d'élever l'ame et d'exalter le génie. Il est des conceptions grandes et hardies qu'inspirent la majesté des sites et la pureté des climats. Je n'en veux pas d'autre exemple que la proposition faite à Alexandre le Grand, de donner à ce même mont Athos la forme d'un géant qui soutiendrait une ville sur une de ses mains, et dans l'autre une urne qui verserait les eaux d'un fleuve. Non, il n'est dû qu'aux influences du mont Athos lui-même, d'inspirer à un esprit élevé un semblable projet.

## CHAPITRE XVII.

### *Deuil des campagnes.*

*Pag.* 95. (1) *Des pissenlits y étalent leurs fleurons dorés, &c.* Les fleurons sont autant de petites fleurs dont la réunion constitue

ces fleurs, dont la forme approche plus ou moins de celle d'un soleil, et que Tournefort appelle composées, et que Linné a placées dans la singénésie. Chacun de ces fleurons est une véritable fleur munie d'un pistil, autour duquel sont disposées en cercle plusieurs étamines réunies par leurs anthères. On peut considérer chaque fleur composée comme une réunion de plusieurs petits ménages, qui constituent un petit village, que Flore et l'amour comblent de leurs plus précieuses faveurs.

*Pag. idem.* (2) *Et des paquerettes leurs disques radiés.* Le disque des paquerettes est entouré de petits rayons argentés, qui imitent, par leur disposition, l'ordre de ceux qui jaillissent de l'orbe du soleil.

*Pag.* 99. (3) *Gazouillement des rouge-gorges, &c.* Ce rossignol d'hiver est ami de l'homme, dont la présence ne l'intimide pas. Il approche de son habitation, et il viendrait manger les miettes de sa table sans les chats et les enfans qui lui font une cruelle guerre.

Malgré les embuches de ses ennemis, il se tient à portée de nos maisons, il vient même se confondre avec les poules de nos basse-cours, jouer, manger avec elles.

*Pag.* 101. (4) *Il vit de peu, et dort beaucoup.* La nature endort les reptiles et plusieurs autres animaux pendant la saison des frimas. Cette attention de la nature est digne de sa bonté. Quels sont les animaux auxquels elle prodigue, et pendant un si long temps, les douceurs du sommeil? ce sont précisément ceux qui ne trouveraient point pendant l'hiver, la nourriture qui leur est propre.

## CHAPITRE XVIII.

### *Les frimas.*

*Pag.* 107. (1) *Nymphes, &c.* C'étaient, dans la religion des anciens Grecs et Romains, des divinités secondaires; les mers, les fleuves, les fontaines, les bois, les forêts, les campagnes étaient peuplés de nymphes attachées à la divinité qui présidait à ces beau-

tés, à ces richesses de la nature. Au rapport des anciens, ces nymphes n'étoient pas toujours insensibles aux vœux des mortels, les dieux eux-mêmes leur en donnaient l'exemple.

*Pag.* 111. (2) *Du temps.* On le représente sous la forme d'un vieillard qui a des ailes. Par cette allégorie, on a peut-être voulu exprimer que le temps a des ailes pour l'homme qui consacre ses heures à des travaux utiles, et qu'il pèse sur les malheureux que l'ennui consume ou que les remords dévorent. On l'arme d'une faulx, parce qu'il détruit tout.

## CHAPITRE XIX.

### *Les pères de l'agriculture, les premiers bienfaiteurs des hommes.*

*Pag.* 115. (1) *Si la France, &c.* La France est l'abrégé de l'univers. Elle offre le plus beau tableau des productions que la nature a semées sur les autres points de la surface du

globe, avec l'assemblage heureux de toutes leurs harmonies, de toutes leurs relations avec les besoins de l'homme. En France, l'habitant des tropiques pourra aussi se reposer à l'ombre des palmiers, cueillir des ananas, et s'y abreuver des boissons les plus rafraîchissantes. Il y respirera les douces vapeurs de l'héliotrope du Pérou, du suave cassier et du rhéséda. Il verra croître autour de lui le coton, le tabac, et une infinité d'autres plantes qui le transporteront délicieusement sur le sol de sa patrie. En France, l'habitant du nord retrouvera ces sombres forêts, ces noirs sapins, ces antiques chênes qui lui retraceront les divers paysages de son pays. Là, des montagnes toujours couvertes de neiges lui présenteront aussi des cavernes profondes, dans lesquelles, à l'exemple des reptiles, il pourra s'ensevelir pendant la saison d'hiver. Il y retrouvera des bêtes sauvages qui lui abandonneront leurs fourrures; des champignons, des mousses, des lichens qui serviront aussi à le nourrir, à matelas-

ser son lit, et qui alimenteront ses rennes. En France, l'Egyptien retrouvera ses dattiers; l'insulaire des Cyclades, ses figuiers; ceux de Delos, de Paphos, de Cythère, leurs myrtes, leurs lauriers; celui de Naxo, ses vignes; l'Athénien, ses oliviers; l'habitant du Péloponnèse, ses mûriers; celui du Pont, ses cerisiers; le Sicilien y reverra ses pistachiers; le Maltais, ses orangers, son arbre à coton; l'Italien, ses melons, ses pastèques; l'Espagnol ses tomates; le Syriote y reconnaîtra les cèdres de son Liban; l'Arabe, son caffeyer (c'est un caffeyer envoyé de Paris au nouveau Monde, qui a peuplé nos Colonies de cet arbre utile); le Péruvien, ses héliotropes, ses capucines, ses belles de-nuit; le Virginien, ses patates; le Canadien, ses érables à sucre, ses tuya; le Chinois, sa rhubarbe; le Taïtien, l'arbre qui l'habille, (*morus papirifera*); et ce qui est bien plus précieux encore, les hommes malheureux de ces différens pays y trouveront, ces sentimens de bienveillance et d'urbanité qui

rendent le Français le peuple le plus hospitalier de la terre.

C'est la position géographique de la France, ce sont ses relations avec les mers qui la bornent au midi, à l'ouest et au nord, avec les vents qui en soufflent, avec les montagnes qui la circonscrivent, avec les rivières qui la parcourent, ce sont ces différentes relations qui influencent toutes ses productions et qui en font comme un vaste jardin pittoresque, formé de divers sites épars sur les différens points de la surface de la terre. Aussi on y voit des plaines arides, des plages sabloneuses, des campagnes fertiles, des coteaux pelés, des collines verdoyantes, et des monts escarpés qui se perdent dans les nues. Les phénomènes météorologiques de tous les climats, de toutes les saisons s'y observent aussi; là, règnent les chaleurs des tropiques, le froid des régions polaires, les vents brûlans d'Afrique, les aquilons glacés, les neiges, les glaces de la Norvège, les rosées du Delta, les brouillards de la Sardai-

gne, les orages et les tempêtes des terres Magellaniques, et la douce température des îles d'Otahiti. Aussi, l'Africain pourra s'acclimater sur les plages de la partie méridionale de la ci-devant Provence; les plaines caillouteuses de la Crau et de la Carmagne, lui offriront une esquisse des solitudes arides des côtes de la Barbarie. Nos montagnes des Pyrénées, des Alpes, du Jura, présentent à l'Helvétien une image des beautés pittoresques de son pays. Nos forêts des Ardennes représentent encore celles qui couvrent toujours le nord de l'Europe, d'où jadis, des hordes barbares vinrent envahir les campagnes du midi. Et dans les marais de la Vendée, le Vénitien, le Hollandais pourraient aussi conquérir des terres sur les eaux, et parcourir en gondole les rues de leurs cités.

FIN.

# TABLE

## DES CHAPITRES

contenus dans le second volume.


CHAPITRE XI. Les prairies. pag. 1

CHAP. XII. L'été. 14

CHAP. XIII. Les moissons. 24

CHAP. XIV. Jardin de la nature sauvage. 34

CHAP. XV. L'automne et les fruits. 53

CHAP. XVI. La vigne et les vendanges. 71

CHAP. XVII. Deuil des campagnes. 87

CHAP. XVIII. Les frimas. 105

CHAP. XIX. Les pères de l'agriculture, les premiers bienfaiteurs des hommes. 115

CHAP. XX. Les premières études de l'homme de la nature. 123

CHAP. XXI. Patrie. 191

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due